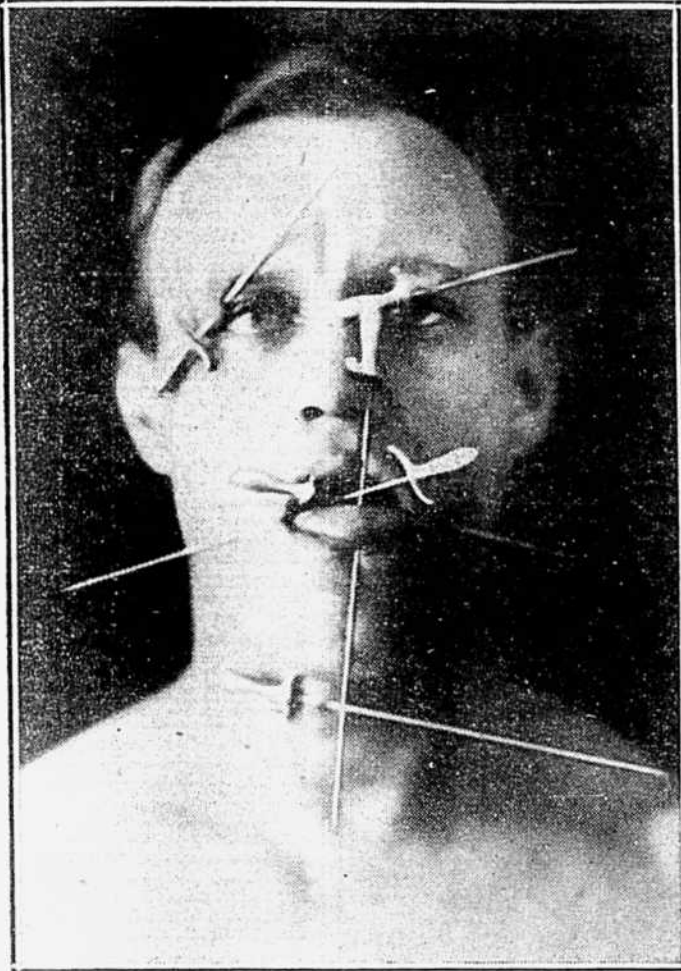




# L'HOMME *pelote* à EPINGLES



Paul Schollkopf est un homme qui ne saigne pas et voici la preuve photographique de son habileté à se transpercer la peau sans qu'il ne sorte une goutte de sang ! Il vous le démontre ici en passant des épingles à chapeau à travers ses joues, sa langue, son cou et même ses paupières.

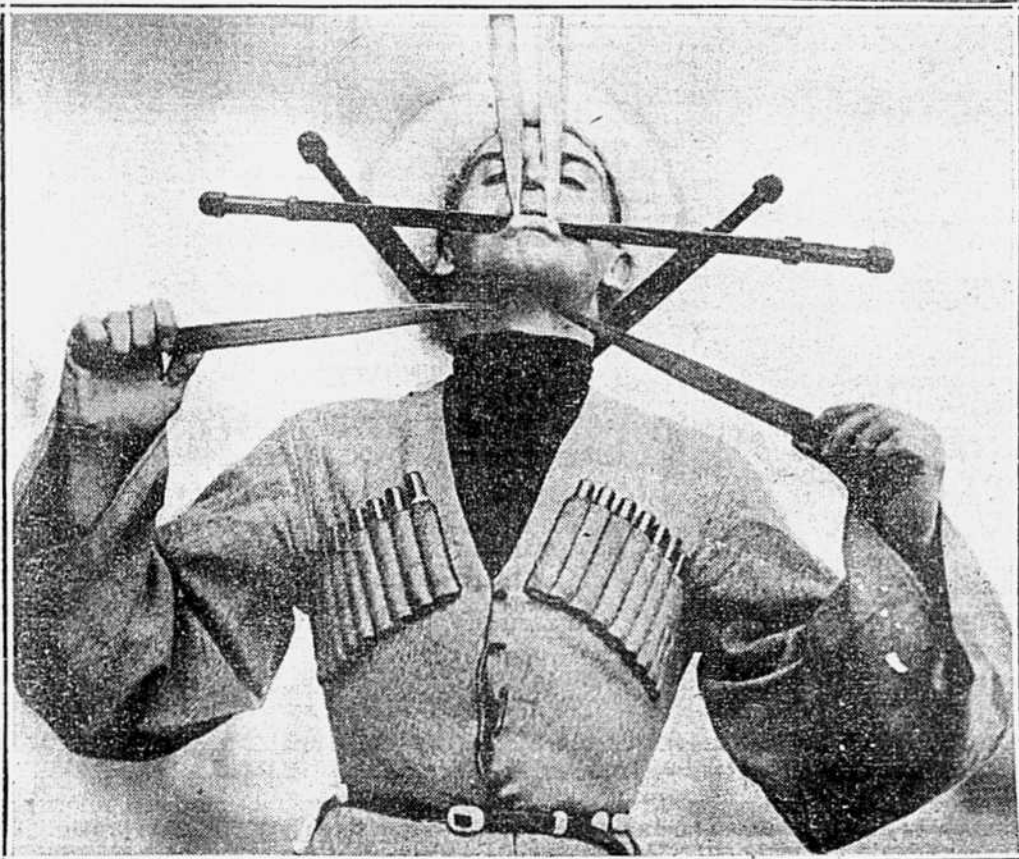


## *Tour de force extraordinaire*

Paul Schollkopf, un Allemand de Wurtemberg, nous fait ici frémir avec ce tour extraordinaire. Il s'est passé un crochet à travers la langue et il s'en sert pour soulever de terre une chaise.

## *Le cosaque invulnérable*

Le russe Alexandre Kadouskine nous donne la démonstration d'un jeu barbare, appelé "les-ginka" qui consiste à se pénétrer la pointe d'un poignard dans le cou, la nuque et la bouche. Mais, se perce-t-il réellement la peau ? Il en donne, du moins, l'illusion.



## Au tag-day de la Société protectrice des animaux



Une dame généreuse donne son obole à "Teddy", un griffon de France. Cette race est excessivement rare au Canada. Ce chien appartient à Mlle Lorna Meagher.

En haut, M. Masse, journaliste à la "Gazette" donne sa contribution à la petite Jean Cameron, une des plus populaires solliciteuses de l'équipe de Mme Hard.

A droite, un poney des Iles Shetland fait sa part pour ses confrères de la race chevaline.



## Photos de vacances

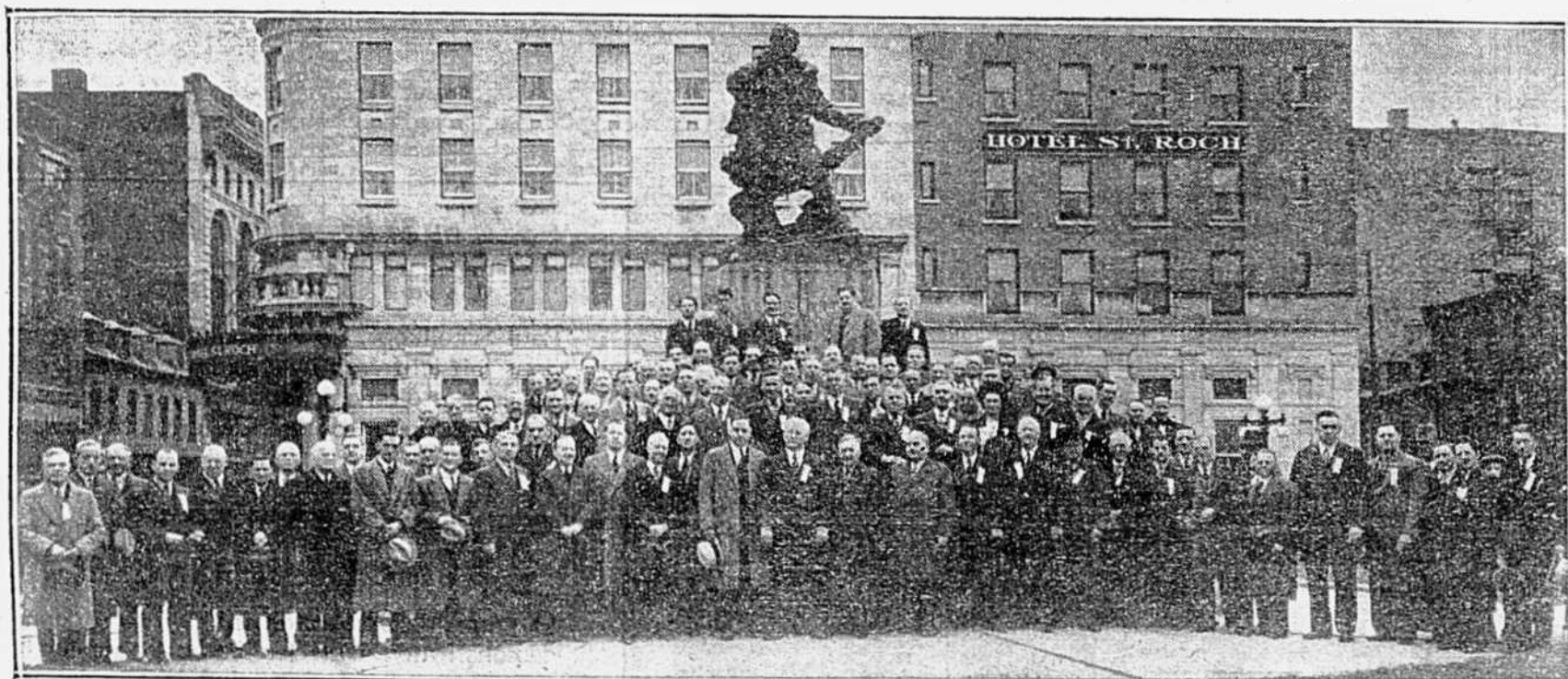


Un sourire à la Joe-E. Brown. En fait de grimace c'en est une vraie! Envoi de Mlle F. Brin, de Ville-Emard.



Huguette, fillette de M. et Mme Albert Mathieu, photographiée sur la plage à Pointe-au-Pic.

## Au congrès annuel des marchands-détaillants à Québec



Photographie générale des délégués de Montréal et des autres villes de la province de Québec au congrès annuel de l'Association des marchands-détaillants qui s'est tenu récemment à Québec. Plusieurs suggestions pratiques furent soumises aux marchands et plusieurs réformes ont été préconisées. Quelques-unes seront soumises à l'attention de nos législateurs au cours de la prochaine session du gouvernement provincial. (Photo Alarie).

# Un mariage a raison de la haine entre deux fermiers du lac Saint-Jean

Un mécontentement entre deux frères, né du partage de la terre de leur père, prend fin quand une idylle se trame entre deux de leurs enfants.

## Un vrai roman de la vie réelle

Ils étaient deux frères, deux frères qui s'étaient voués une haine féroce depuis que leur père leur avait légué ses biens.

Le partage qui avait été fait lors de la mort du vieux Jean-Baptiste Gosselin, un fermier du lac Saint-Jean, n'avait jamais satisfait les deux héritiers. Louis, le plus vieux, prétendait qu'il avait été dépossédé d'une terre qu'il convoitait depuis longtemps et qui lui revenait par droit d'ainesse. L'autre, Philippe, ne voulait pas pardonner à son frère d'avoir gardé pour lui la ferme et la grande plaine bordant le bois.

Les ans passèrent sans que rien ne vint atténuer cette rancune née d'un simple malentendu. Les deux familles qu'ils élevèrent, bien que voisines, se détestaient sans vouloir abaisser leur orgueil. Jamais les deux pères ne se disaient mot, mais les enfants grandirent, ne cherchant qu'à aviver cette querelle obstinée. Loin de s'entraider, ils ne cherchaient que l'occasion de se nuire ou d'échanger des mots rudes, lorsque ce n'étaient pas des coups.

### Toujours en procès

Plusieurs procès ruineux disputés devant les tribunaux de Roberval accablèrent les deux foyers à la ruine. Il était déjà bien loin le temps où l'aïeul, que la terre avait repris, voyait ses fils unis par le plus pur amour fraternel. Lui, qui avait toujours espéré voir ses successeurs continuer sa lignée dans un esprit de concorde, aurait eu un chagrin profond s'il avait pu deviner qu'une simple question d'avarice désunirait ses descendants.

Chacun des deux frères accusait l'autre de méfaits suggérés par la vengeance.

### Bétail empoisonné

Un jour, en 1932, Louis prétendit que plusieurs de ses bêtes avaient bu de l'eau empoisonnée. L'année suivante, ce fut au tour de Philippe d'affirmer que son grain avait été volé et que des mauvaises semences avaient ruiné sa récolte d'avoine. Quelques mois plus tard, le plus jeune enfant de Philippe blessa gravement d'une pierre à l'oeil son cousin Albert, à peine âgé d'un an plus que lui.

Cet incident aggrava la rupture entre les deux frères et ce fut dès lors la guerre impitoyable, la guerre sans merci.

### Vains efforts du curé

Tous les efforts du brave curé de l'endroit pour pacifier les esprits échauffés furent nuls.

—Je le tuerais un jour, s'il ose mettre les pieds sur mon terrain, répétait l'ainé.

En novembre 1935, l'une

des fillettes de Philippe mourut. Louis ne rendit même pas visite auprès du cadavre de sa nièce.

### Le feu aux écuries

Il semblait qu'une malédiction pesait désormais sur les deux maisons. Deux mois après, par une froide nuit d'hiver, les écuries de Louis furent ravagées par le feu. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il accusât son jeune frère d'avoir voulu le ruiner. Faute de preuves, il ne put tenter un nouveau procès mais il jura qu'à la première occasion où il surprendrait quelqu'un de ses voisins à empiéter sur son domaine, il "lui ferait son affaire".

### L'amour rode !

Mais, dans tout ciel d'orage, finit par poindre une étoile... et ce que les deux frères antagonistes igno-

raient était que, sous leur toit, l'amour régnait. Simone, fille de Louis, une grande et piquante brunette, aimait André, son cousin. Tous deux déploraient cette rancune qui les empêchait de s'unir. Ils devaient ne se rencontrer qu'à la dérobée, sachant bien que rien ne pourrait faire oublier ces griefs entre leurs pères.

Parfois, ils se voyaient au village ou à la sortie de la messe, mais leurs regards n'osaient se croiser, de peur d'être trahis. Il vint cependant un jour où leur roman fut mis à jour.

### Scène terrible

La scène qui s'ensuivit fut terrible. Comme l'un et l'autre refusaient de céder, ils furent chassés. Simone et André partirent le lendemain, les larmes aux yeux, mais leur amour intact et même plus fort qu'auparavant.

La misère pesa plus lourdement sur les deux fermes. La maladie, les moissons manquées, de rudes mois d'hiver apportèrent, avec eux, plus de souffrances et la haine ne fit que s'aigrir entre les deux frères Gosselin.

### Danger de meurtre

Têtus comme le sont la plupart des terriens enra-

cinés à la terre par l'hérédité, jamais ils n'auraient voulu mettre terme à cette mesquine conduite de leur part. Loin d'être domptés par l'adversité, leur inimitié n'en devint que plus sauvage.

### Larmes bienfaisantes

Chaque jour, Louis arpentait ses terres, fusil au poing sous prétexte que des ours maraudaient aux abords de la forêt.

Par un après-midi d'automne, il entendit une voix sangloter. Il s'approcha doucement d'une futaie d'où venait la plainte et, à sa grande surprise, reconnut son frère Philippe, qui, seul sur la limite séparant le domaine des deux ennemis, pleurait, la tête cachée dans la paume de ses mains, appelant son fils qu'il avait chassé de la maison.

### L'émotion l'emporte

Louis, à sa propre surprise, s'aperçut qu'il était tout ému. Il retourna chez lui, sans raconter à personne ce dont il avait été témoin. Il mangea à la hâte son souper et se retira à bonne heure. Il dormit fort mal, tant sa conscience le tortura. Sans cesse il regrettait le moment de colère où il avait forcé sa préférée, Simone, à quitter la maison paternelle.

Le lendemain, dès l'aube, pour que personne ne puisse avoir connaissance de sa démarche, il se rendait, sans armes, chez son frère Philippe. Ce dernier était déjà aux champs et besognait, sans voir venir son ainé.

### La rencontre

Louis s'arrêta un instant, indécis, puis doucement appela :

—Philippe, j'ai à te parler...

Philippe releva la tête, interloqué, puis un dur pli barra son front :

—Que me veux-tu ? demanda-t-il brusquement.

—Philippe, reprit Louis, écoute moi... j'ai pas l'tour des mots... mais écoute, nous sommes tous deux déjà des vieillards à tête blanche... Nous nous sommes toujours haïs... sans trop savoir pourquoi... Mais nos enfants s'aiment... Faut-il empêcher leur bonheur à cause de notre rancune ?... Si tu savais ce qu'il en coûte à mon orgueil pour venir te dire cela... Veux-tu me donner une solide poignée de mains et... tout oublier ?

### Réconciliation

Une grosse larme roula sur la joue tannée de Philippe qui ne répondit pas, mais il s'avança, la main tendue.

Cette réconciliation à laquelle nul ne s'attendait ne manqua pas de faire naître mille cancans, comme cela se fait toujours dans les petits cantons, mais la vieille haine qui subsistait depuis tant d'années entre les frères Gosselin est à jamais morte, tuée par l'amour... tant il est vrai que l'amour accomplit souvent des miracles.

Le mariage de Simone et d'André Gosselin eut lieu ces jours-ci. Leurs familles n'en forment plus qu'une maintenant !

## Le duc et la duchesse de Windsor à Paris



Le duc de Windsor (l'ex-roi Edouard VIII d'Angleterre) et sa femme, née Simpson, ont résolu de visiter les Etats-Unis et peut-être le Canada, au début de novembre. L'ex-roi veut étudier le problème des logements salubres, comme il doit le faire incessamment en Allemagne. Le duc et la duchesse s'embarqueront sur le "Normandie" au début du mois prochain. Ils se rendront ensuite à Honolulu. Cette photo du duc et de la duchesse fut prise à Paris, comme ils quittaient la gare de l'Est. Le duc ne fera aucune apparition en public au cours de son voyage en Amérique.

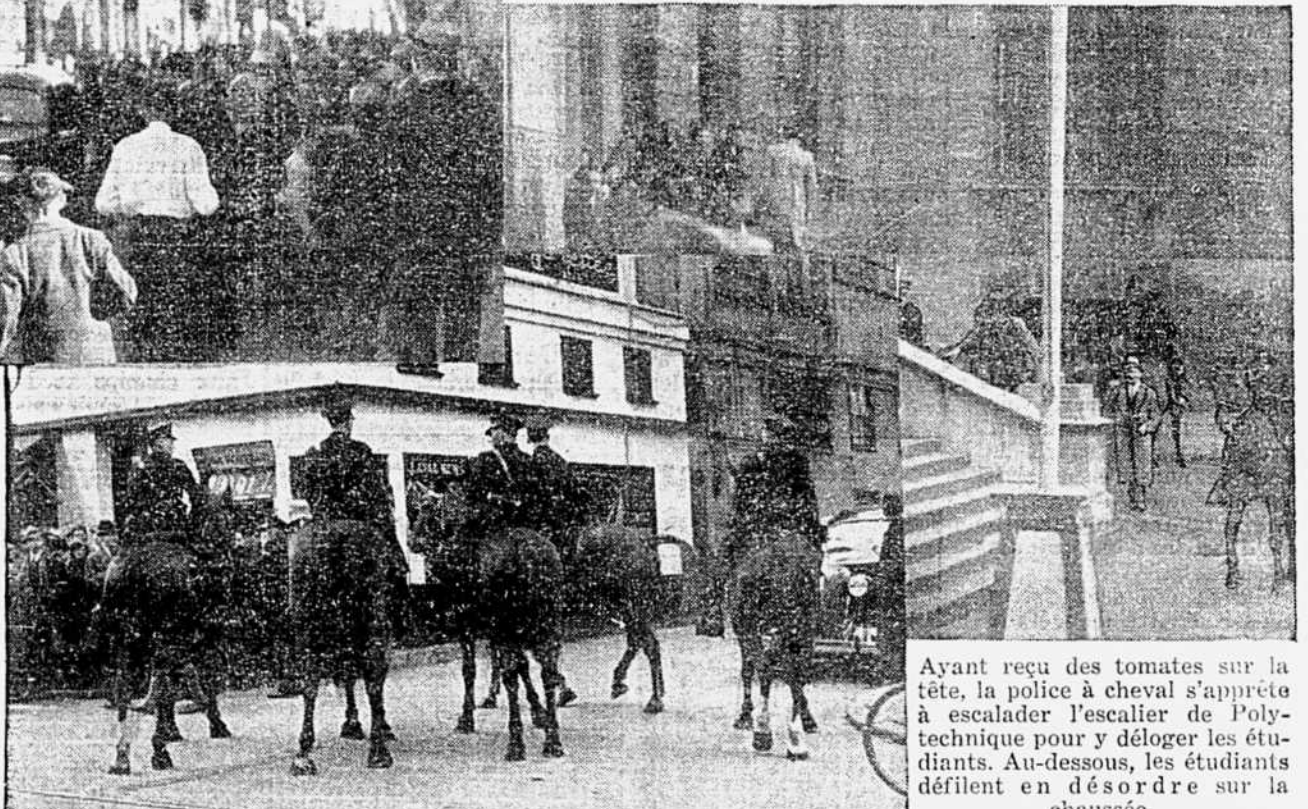
# Echauffourée entre la police et les étudiants de l'Université de Montréal



Documents photographiques exclusifs montrant les phases de l'échauffourée (on pourrait dire annuelle) entre la police et nos étudiants, après la messe du Saint Esprit. Ici, les étudiants, après avoir houspillé la police, se sont réfugiés sur le portique de l'Ecole Polytechnique.



La photo ci-dessus montre l'arrivée de l'auto de radio-police. Les étudiants la cernent. A droite, la police à cheval refoule les étudiants sur le trottoir à l'angle des rues St-Denis et Ste-Catherine. Au-dessous, la gendarmerie gravit les marches de Polytechnique. Un étudiant enjambe la rampe de pierre. Il s'est infligé une foulure en tombant.



Ayant reçu des tomates sur la tête, la police à cheval s'apprête à escalader l'escalier de Polytechnique pour y déloger les étudiants. Au-dessous, les étudiants défilent en désordre sur la chaussée.



Le résultat du Concours de Beauté sera publié plus tard

# Emule d'Houdini, un prestidigitateur canadien suit les traces de son maître

☆  
Voici, à droite, le magicien Wilfrid Beckmen, d'origine canadienne française et résidant tantôt à Montréal et tantôt à New-York, et à qui un gardien de Saint-Jean-de-Dieu fait endosser la camisole de force, qu'il ajuste solidement sur l'expérimentateur. Cette camisole est en tarpaulin de 10 onces et est lacée dans le dos, comme le montre la vignette de droite.

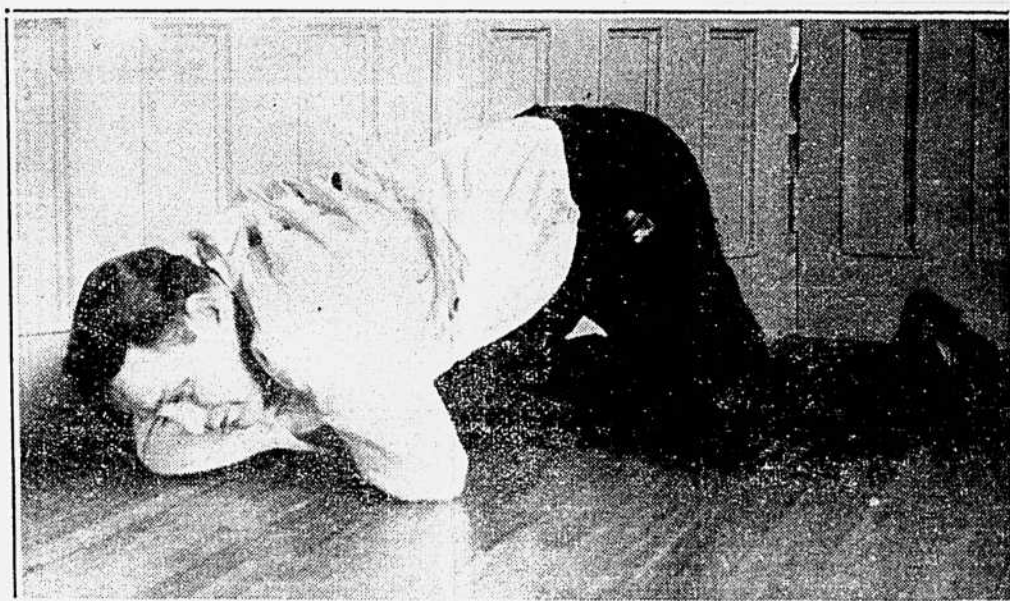
Après avoir endossé ce vêtement que portent les fous furieux, Beckmen se fit nouer les mains derrière le dos et on lui attacha une courroie autour des reins. On l'enferma dans une cellule fermée à double tour et on le défia d'en sortir. Mais, au bout de quelques minutes, au grand étonnement des gardiens de l'hôpital, Beckmen se débarrassa de ses liens et de sa camisole de force qu'il retira et porta sous son bras. Voilà un exploit que bien peu de personnes pourraient accomplir, même avec la meilleure volonté du monde.



☆  
☆ ☆  
☆ ☆ ☆  
**Exploit  
étonnant  
pour les  
non-initiés**



☆ ☆ ☆  
☆ ☆  
**Voici le secret dévoilé**



Pour enlever la camisole de force, le magicien Wilfrid Beckmen, se jette à plat-ventre et, au moyen de contorsions, il réussit à hisser la camisole en-dessous de ses bras. Après d'autres efforts, il la passe par-dessus la tête et tout cela se fait en un clin d'oeil et sans rien déchirer. Le constable Lauzon lui mit ensuite des menottes "mattatuck", fabriquées à Springfield et très difficiles à ouvrir, puisqu'il faut faire deux tours à gauche et un tour et demi à droite pour l'ouvrir. Mais le magicien Beckmen en vint à bout sans difficulté.

☆ ☆ ☆  
☆ ☆  
☆

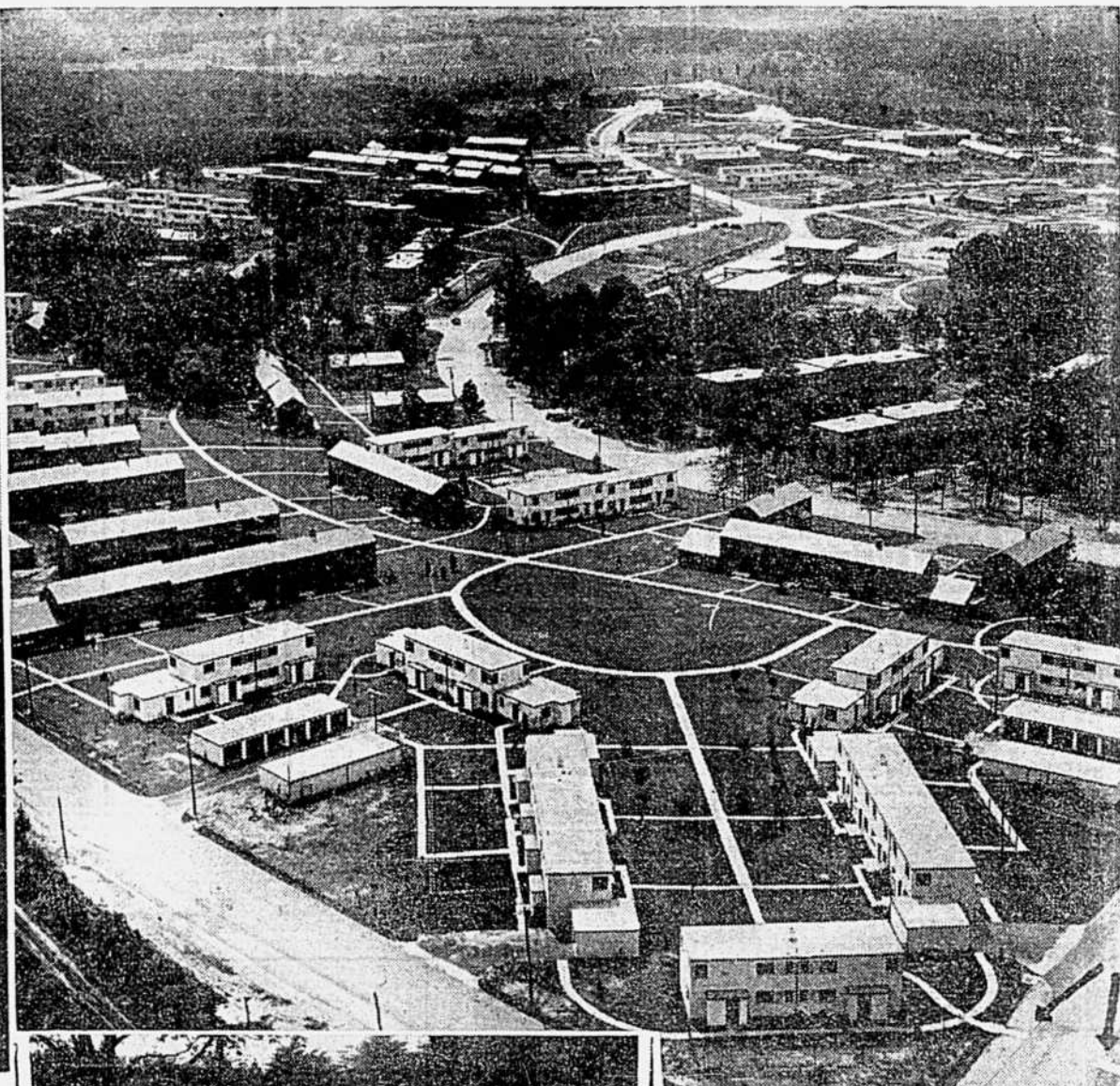
☆  
☆ ☆  
☆ ☆ ☆

☆ ☆ ☆  
☆ ☆  
☆

La magie appartient au domaine de l'illusionisme et tous ses trucs peuvent s'expliquer. Ainsi, quand M. Beckmen se fait enfermer dans une caisse d'emballage clouée et que l'on jette à l'eau avec son contenu, il est bien entendu que M. Beckmen ne fait pas le sacrifice de sa vie simplement pour distraire les spectateurs. Cette caisse contient assez de cubes d'air pour lui permettre de vivre une demi-heure là-dedans, en attendant de s'évader par l'ouverture pratiquée sur le côté et recouverte d'un panneau mobile. Ce n'est pas plus malin que cela mais encore faut-il avoir le courage nécessaire pour accomplir cet exploit.

Cette vignette nous montre le magicien Wilfrid Beckmen, solidement attaché sur une chaise à contrainte, comme celles qu'on emploie à Saint-Jean-de-Dieu, pour tenir au repos, les aliénés furieux. Le magicien se rit bien de toutes ces courroies avec lesquelles on l'a fortement lié et de ces multiples cadenas qu'il réussit à ouvrir avec un petit outil spécial qu'il dissimule sur sa personne. Bref, tout cela n'est pas un mystère mais du camouflage bien pratiqué. Il suffit d'avoir de l'habileté et un long entraînement. Wilfrid Beckmen pratique la magie depuis l'âge de quinze ans, ce qui explique son art consommé. Il est l'émule d'Houdini. Pour lui la magie n'a point de secrets. C'est un prestidigitateur de premier ordre qui explique ses tours audacieux par des méthodes naturelles, des moyens physiques. La pratique de la magie, dit-il, n'offre aucun danger, mais elle exige une grande confiance en soi, sans quoi le succès se trouverait compromis. Il consent bien à nous livrer quelques-uns de ses secrets pour nous prouver qu'il n'y a rien de surnaturel dans la magie, comme quelques-uns veulent le faire croire.

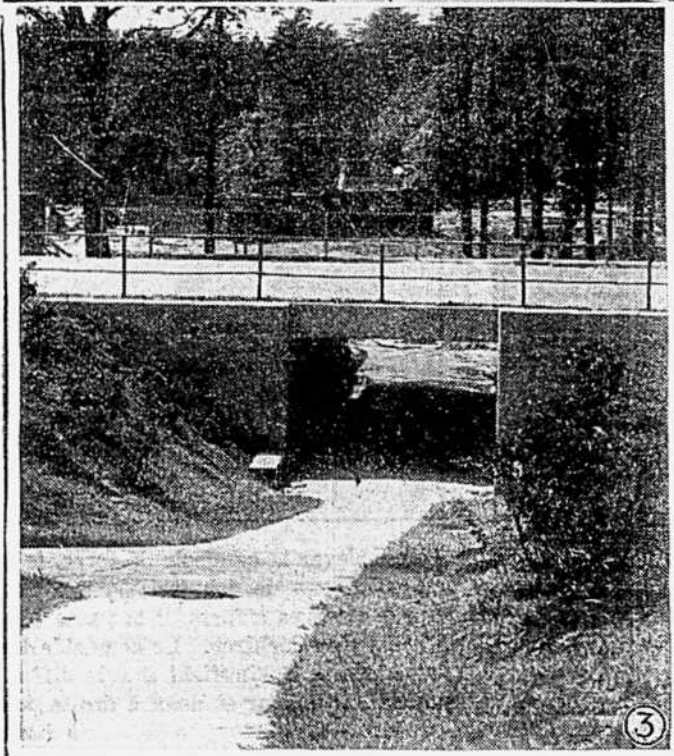
# GRENBELT, LE VILLAGE MODELE DE WASHINGTON



## Le gouvernement américain construit ce village moderne

Le 1er octobre dernier, on a inauguré dans un quartier de Washington, le village modèle de Grenbelt qui représente toutes les idées les plus modernes se rapportant au confort de l'homme et au parfait bonheur de ceux qui habiteront ce village modèle pour lequel le gouvernement américain a dépensé 14 millions. Ceux qui gagnent moins de \$2000 par année peuvent seuls vivre là. Les loyers sont de \$18 pour 3 chambres ou \$38 pour une maison de six pièces. La vignette ci-dessus vous montre une cuisine absolument moderne, installée avec tout à la hauteur de la ceinture et à la portée de la main. C'est ce qu'on a trouvé de plus nouveau et de plus commode. Les ménagères apprécieront sans doute cette innovation qui facilitera leur tâche.

En passant, nous pourrions conseiller aux architectes de toujours consulter la femme dans l'agencement de la cuisine. On construit souvent sans tenir compte des exigences de celle qui doit être reine dans sa maison. Jusqu'ici, dans bien des logements, les évier sont trop bas, les armoires sont trop hautes, le poêle est mal placé, etc.



## Aucune usine n'est tolérée

Dans ce village modèle, aucun trottoir n'est au même niveau que la rue. On a construit partout des passages souterrains comme celui-ci, pour la sécurité des piétons. Le village est protégé de tous les côtés par des centaines d'acres de prairies et de terrains couverts d'arbres toujours verts. Aucune manufacture ou autre bâtisse ne peut envahir ce sanctuaire.

## Des terrains de jeux entourent toutes les maisons

Voyez comme les maisons de ce village modèle sont bien disposées. On dirait un bouquet de fleurs parmi des tiges de fougère. Chaque groupe de maisons est construit autour d'un terrain de jeux individuel. Enfants et adultes ont leurs courts de tennis et leurs lieux respectifs d'amusements. Cette vue aérienne du village nous en donne une excellente idée. La flèche du bas, à droite, indique un passage souterrain. Si toutes les grandes villes avaient cette ingénieuse idée, elles augmenteraient le bonheur et la sécurité d'un grand nombre de familles. C'est un exemple à suivre.

On devrait, ainsi, dans bien des quartiers, démolir des pâtés de maisons dont le prix a été payé dix fois et qui ne sont plus que des taudis, pour remplir l'espace par des terrains de jeux et des piscines qui pourraient servir de patinoires en hiver. La vue de ce village modèle invite à bien des suggestions et peut susciter bien des idées.

# Les amants de la liberté en guenilles

Ce que l'on entend dans une "jungle". —  
La fin de la Crise.—Vers la "prospérité".  
— Psychologie des hobos.

## Hommes heureux

Savez-vous qu'il existe encore sur notre planète des gens parfaitement heureux, et très satisfaits de leur sort. Eh oui !

Cela peut sembler paradoxal de prime abord. Et vous vous demandez sans doute, avec raison, quels sont ces êtres privilégiés, quel pays ils habitent, la façon dont ils vivent, et d'où leur viennent leurs revenus.

Disons tout de suite qu'ils habitent tous les pays civilisés, qu'ils n'ont pas de revenus et qu'ils vivent comme vous et moi, c'est-à-dire assez misérablement.

Je veux parler des hobos, des resquilleurs ou des "vagabonds du rail".

J'entends les vagabonds authentiques, les professionnels du métier, les "old timers", comme ils se désignent quelquefois non sans orgueil.

Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Vous croyez que les vagabonds du rail sont des individus farouches, à l'air sombre, à la mine rébarbative et même patibulaire, qu'il ne ferait pas bon rencontrer dans un endroit solitaire.

Eh bien ! quittez cette erreur, et apprenez à les mieux connaître.

Ce sont, pour la plupart, des jeunes hommes à l'esprit vif, pétillant de malice et de bonne humeur ; et prenant la vie sur son meilleur côté ; tranquilles, obéissant aux règlements des chemins de fer, respectant la propriété d'autrui, excepté naturellement de rares maraudeurs auxquels la cruelle nécessité les force de se livrer.

Entendez-les parler plutôt, et voyez comment ils jugent les gens et les choses.

Ils sont une dizaine réunis ici dans une "jungle", et ils discutent politique avec un entrain et un brio qu'il fait beau voir. Ils en sont rendus à la "Crise". L'un d'eux, nommé Léo, jeune homme de vingt-cinq ans environ, demande le "plancher" pour expliquer les causes qui, d'après lui, retardent la venue de la "prospérité", et suggérer un moyen, qui, suivant sa conception personnelle de l'économie politique, doit seul mettre fin aux ennuis et aux souffrances des sans-travail.

### Cause de la Crise

—Savez-vous, dit-il à ses auditeurs, pourquoi la Crise dure si longtemps, et que le monde continue à crever de faim et à se lamenter ? Non ?... Eh ben ! moi je l'sais. C'est parce qu'il n'y a pas assez d'chômeurs !... Ça vous surprend, hein ! Et vous allez m'dire : "Mais c'est justement le contraire !" Eh ben non ! vous y êtes pas du tout. Et j'm'explique. Mais avant tout, j'vas vous prévenir que c'est ma manière à moi de voir les choses.

—Vas-y, vas-y, fait un vagabond, dont les nombreux crachats lancés à intervalles régulier

liers sur le parquet, forment un véritable petit lac à ses côtés.

—On dit, continue Léo, que la Crise est le résultat de la surproduction, s'pas ? C'est ben vrai ça ; et j'suis d'accord là-dessus avec tout l'monde. Bon. Mais cette surproduction-là elle, elle est le résultat de quoi ? De l'excès de travail, les "boys". Creusez-vous pas l'eboulot à chercher midi à quatorze heures d'autres raisons fausses. C'est la seule et vraie. Et pas besoin d'être avocat, ou ben d'avoir une dizaine de lettres après son nom pour trouver ça. Donc, si y a eu excès de travail, on a trop travaillé ; c'est clair ! Et cet excès de travail a amené un excès de production, lequel excès de production, au lieu d'amener logiquement un excès de bien-être et d'abondance, a



L'homme qui va... Il ne sait où... mais ce sera loin, car le chemineau ne peut rester en place.

amené un excès de misère et de pauvreté...

Or, puisque la Crise dure encore, malgré les milliers de chômeurs qu'il y a actuellement dans l'monde, ça veut dire qu'on travaille trop. Et ben, moi, j'pro-POSE, pour mettre fin à la Crise, que tout l'monde cesse de travailler, qu'on fasse une grève générale. C'est pas compliqué, hein !

—Mais c'est un plan génial !... s'écrient les vagabonds en chœur.

—Un instant, les "boys"... Cette idée-là, comme toutes les

bonnes idées d'ailleurs, a le tort d'être trop simple et de pas occasionner de dépenses inutiles. On l'accepterait pas, j'en suis sûr. Le monde est ainsi fait. Pour avoir du succès, y faut embrouiller les esprits avec des discours plats ou des plans compliqués, dont la mise à exécution exige des dépenses ruineuses. C'est ce qui manque à mon plan. Mais, au moins, si on l'accepte pas, on devrait reconnaître notre mérite. Car on travaille pas, nous autres, et au lieu d'produire, on consomme. Et ainsi, au lieu d'intensifier la dépression, on hâte le retour de la prospérité. Tandis que si on travaillait, on gagnerait peut-être un petit salaire et on créerait sûrement de faim dans une ville ; et on augmenterait,



Le moment décisif de l'asaut du wagon de fret.

par le fait même, la surproduction qui est la cause de la Crise. Vous voyez maintenant qu'en agissant comme on l'a fait, on soulage l'monde. Et pour les services qu'on rend à l'humanité, on devrait être mieux traités par la police. Car on lutte pour l'abolition de la Crise et le bien-être futur des peuples, j'vous dis.

Continuant la plaisanterie, un autre hobo s'écrie :

—Ah ! ben ben ! ça ben du bon sens, et j'aurais pas pensé à ça moi !

### Amants de la liberté

Comme on le voit par cette diatribe, ces vagabonds ont horreur de toute activité prolongée. Et le travail pour eux est une peine terrible, ou plutôt un supplice qu'ils ne peuvent supporter. Aussi ont-ils enlevé de leur existence toute activité régulière, tout labeur pénible, toute besogne productive. Gagner leur vie à la sueur de leur front, c'est une chose inconcevable, une nécessité à laquelle ils refusent obstinément de s'astreindre. Le travail est leur commun, leur grand, leur unique ennemi. Ils le fument sans cesse, et mettent toute leur énergie à s'y dérober.

### "Aurea mediocritas"

Par contre, ils aiment la paresse. Oh ! cette charmante, cette douce, cette aristocratique, cette noble, cette divine paresse, comme ils la révèrent et lui rendent hommage par l'abstention de tout travail

pratique et la recherche de l'oisiveté la plus complète !

Toute leur vie est un continu voyage, une course vagabonde... Ils vont d'un océan à l'autre, puis reviennent, puis retournent. Ils ne peuvent rester en place, se fixer en un lieu quelconque, pour y vivre comme le reste de leurs semblables. Il faut qu'ils se déplacent. Les vastes horizons, l'espace



Ce "hobo" ira chercher sa cachette sur ce wagon-citerne...

libre et les grands voyages les fascinent. La voix stridente de la locomotive les attirent irrésistiblement.

Sont-ils dans un même endroit depuis une semaine ou deux au plus, aussitôt la nostalgie des grands espaces et des voyages rapides les reprend ! Il leur semble que la voix rauque et sonore de la monstrueuse machine les appelle. Il faut qu'ils aillent droit devant eux, peu importe où. Ils s'élancent sur le premier tender en mouvement, sans se soucier le moins du monde de sa destination.

Et comme ils l'aiment cette vie mouvementée, aisée, facile, sans aucun souci, n'ayant qu'à tendre la main !... Elle est pleine de charmes, d'imprévu, de hasards heureux et intéressants. Ils la trouvent attrayante, peuplée qu'elle est des incidents les plus piquants, qui les séduisent et les émerveillent.

### La hantise du voyage

Leur plus grande amie, après la paresse, c'est la locomotive. Ne leur permet-elle pas de parcourir notre continent sans bourse délier, sans fatigue, et à une rapidité toute moderne !

C'est pour eux la meilleure, la seule manière de voyager. Car la différence est grande entre les hobos modernes et les braves et paisibles chemineaux d'antan, qui allaient sur les routes poudreuses, par monts et par vaux, clopin-clopat, n'ayant que leurs jambes et un bâton pour les aider au cours de leurs interminables pérégrinations. De nos jours, les vagabonds, plus fortunés que leurs illustres prédécesseurs, profitent largement d'un rapide moyen de transport gracieusement, pardon ! rageusement mis à leur disposition par les compagnies de chemin de fer.

Ils considèrent la tender



L'homme qui revient... Après un long voyage, il est heureux de se rouler une cigarette.

comme leur wagon réservé. Et le fourgon à marchandises réunit, pour eux, tous les avantages combinés d'un wagon-dortoir, d'un wagon-restaurant, d'un wagon-fumoir et d'un wagon-salon. Il n'en possède pas tout le luxe, bien entendu, mais ils s'en accommodent fort bien quand même.

### Ils redoutent la police

Leur plus mortel ennemi, après le travail, c'est la police. N'est-ce pas cette engance nuisible qui leur donne une chasse sans merci, les empêchant souvent de sauter un tender, ou bien d'occuper un wagon vide ? Quand ils voient briller un bouton jaune, ils lui cèdent volontiers la place. Mais que vaut la surveillance la plus étroite de ces agents contre l'astuce et la ruse des vagabonds, qui malgré leur retraite apparente, finissent toujours par aller là où le veut leur caprice !

A l'approche de l'hiver cependant, ces nomades se dirigent vers des "jungles".

### La "jungle"

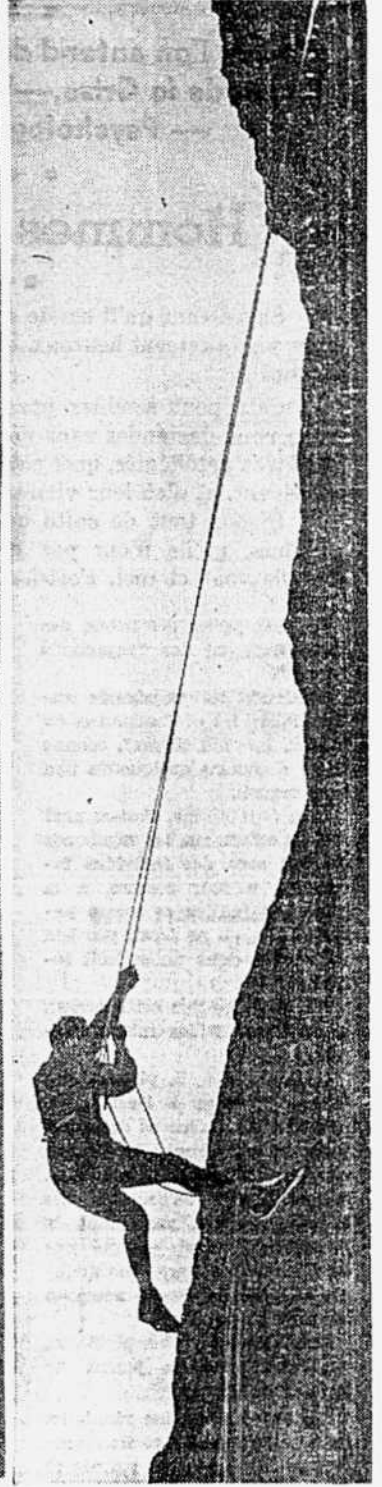
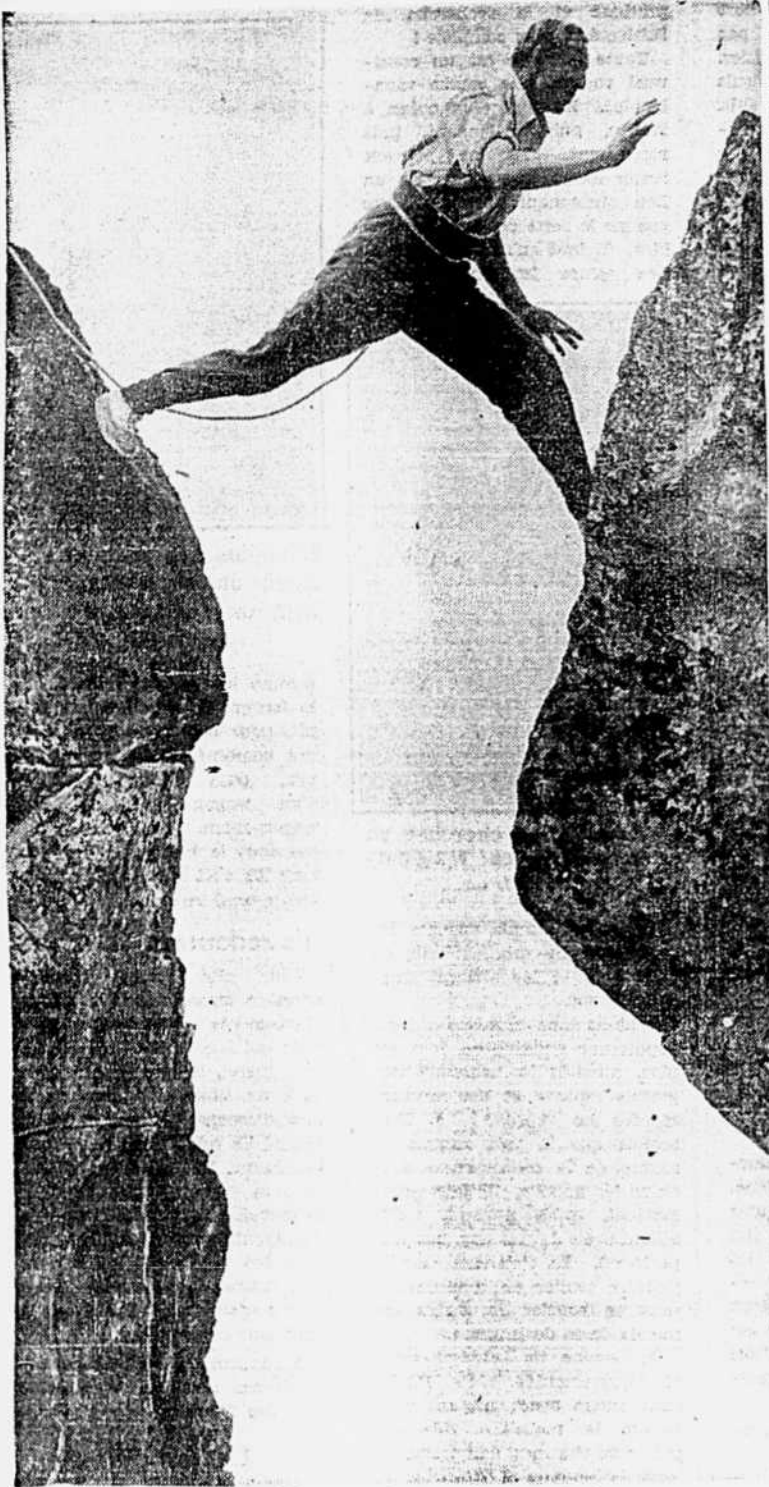
Le mot "jungle" ne désigne pas ici une forêt. C'est une sorte de camp, situé non loin de la voie ferrée, à proximité d'une source d'eau fraîche. Les murs de ces jungles sont ordinairement ornés d'une collection hétéroclite de boîtes de conserves vides, ainsi que de vieux pots de toutes sortes et de toutes formes, pendus à des clous et servant d'ustensiles de cuisine aux vagabonds réunis en ces endroits sordides.

Toute ville de quelque importance possède sa jungle.

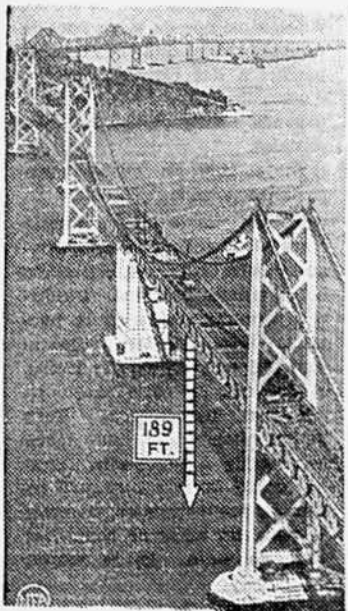
Chaque jungle bien ordonnée a ses lois et ses règlements, auxquels doivent se conformer les hobos qui les habitent. L'autorité suprême réside en la personne d'un vieillard, devenu trop âgé pour sauter les trains, et qui fait de cette jungle sa résidence permanente. Tous les vagabonds ont une tâche personnelle à accomplir. L'un est chargé de voir à ce qu'il ne manque pas de patates, un autre de pain, un autre de beurre, et ainsi de suite. Et le moyen

(Suite à la page 26)

# LA MORT LE GUETTE A CHAQUE PAS



Voici trois magnifiques photos illustrant les prouesses des alpinistes qui semblent parfois si étonnantes. Ne pensez-vous pas que cet homme courageux, à gauche, a besoin de muscles solides et d'un système nerveux inébranlable, pour franchir ce long et dangereux pas, au-dessus d'un précipice qui guette sa proie? Pourtant, il accomplit cela par routine. Au centre, un groupe d'alpinistes faisant l'ascension périlleuse d'un mont escarpé, longeant le bord d'un abîme, près de St. Moritz, en Suisse. A droite, un jeune imprudent vient de glisser momentanément et cette corde de sauvetage lui est d'un grand secours pour lui aider à choisir un endroit où il puisse mettre le pied et regagner son chemin. C'est un sport qui n'est pas à la portée de tout le monde puisqu'il nécessite beaucoup d'endurance et de sang-froid. La Suisse est le pays idéal pour ces ascensions vertigineuses.



## Le plongeon d'un pont

Voici un autre exploit plus populaire mais non moins dangereux. La preuve c'est que Ray Woods, au centre, s'est brisé l'épine dorsale en sautant du pont San Francisco-Oakland (à gauche) dont la hauteur est de 189 pieds. Les médecins disent qu'il ne pourra plus marcher, encore moins sauter. Sa carrière de plongeur professionnel est donc terminée. A droite, on le voit au moment où il fait son plongeon. Ceux qui seront tentés d'en faire autant, du haut de nos ponts, pourront auparavant réfléchir sur les dangers qui les attendent et sur la mort qui les guette. C'est un genre de prouesse que nous condamnons.

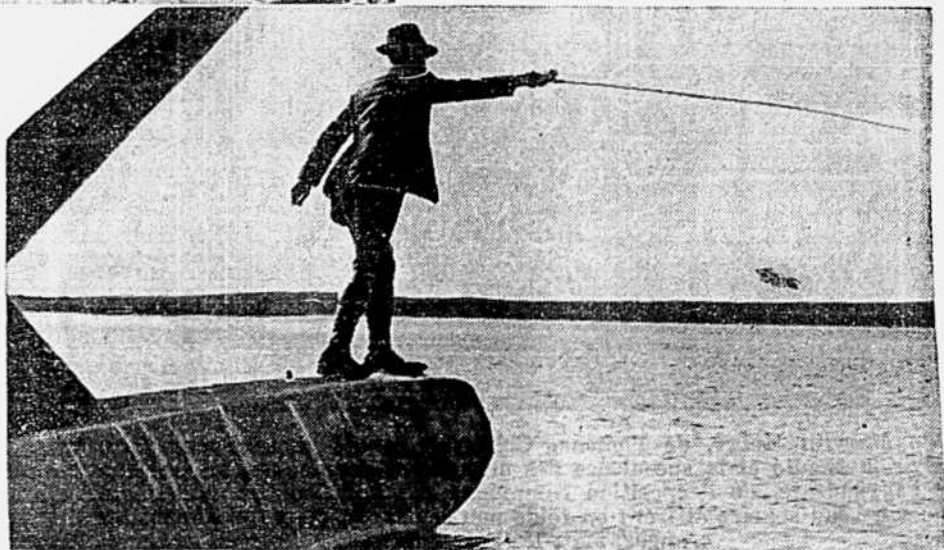


# Un aperçu de la vie du Nord



La vie dans les régions arctiques a bien des charmes, malgré la rigueur du climat. On s'y fait graduellement. La vignette du haut nous montre un entraîneur de chiens polaires, à l'emploi de Mme Néré Robert, une chasseuse indienne de la baie Echo, qui tua vingt caribous l'hiver dernier. A gauche, Virginia Walli, une ancienne infirmière de l'hôpital général de Toronto, et la seule femme blanche vivant à Eldorado, Territoires du Nord-Ouest. Elle préfère vivre dans les solitudes glaciales plutôt que de revenir vers la civilisation. Sur la photo du centre, Vic Ingram, maître de poste de Radium City, Baie Cameron, est vue en compagnie de ses enfants emmitoufflés de fourrure, et de Leslie Roberts (à gauche) écrivain de renom. Vic Ingram se gela les deux jambes au cours d'une expédition solitaire, alors que le moteur de son embarcation fit explosion et qu'il dut séjourner pendant 10 jours dans sa chaloupe de sauvetage. En bas, à droite, Lord Tweedsmuir, gouverneur-général du Canada, pêche à la volée, lors de la visite qu'il fit l'été dernier à l'extrémité nord du Canada.

Beau spécimen de chien esquimau, entraîné à porter sur son dos, à travers les montagnes, une pesanteur de 80 livres.

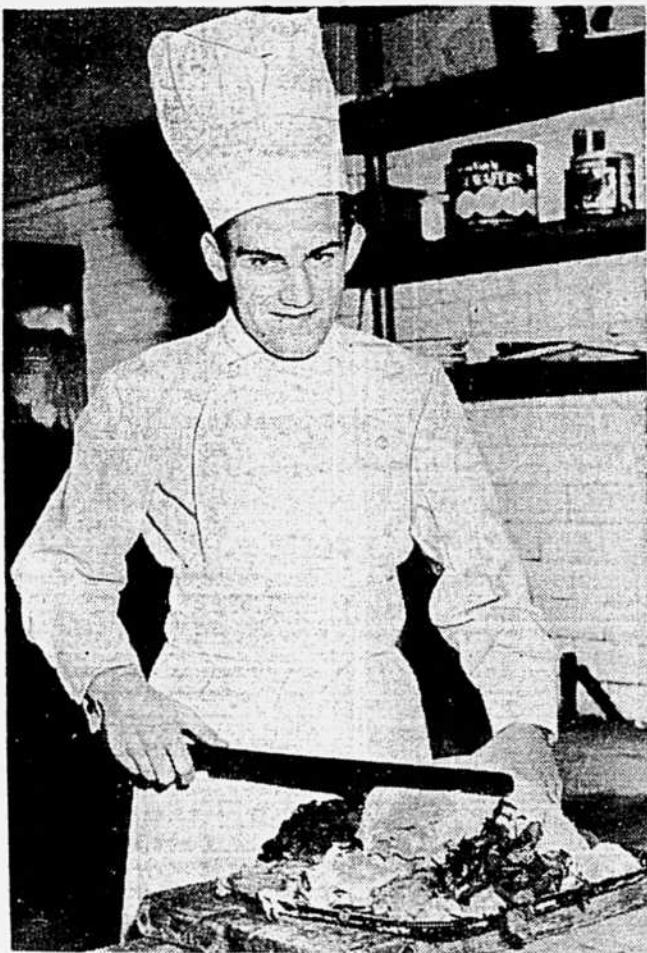


# Ceux qui ne seront jamais affamés

A l'Ecole Technique de Toronto, les élèves apprennent un peu de tout ce qui concerne l'alimentation, le service de table, la diététique, la bactériologie, la physiologie, l'hygiène, la chimie, la physique, la décoration des plats, la préparation des menus français et anglais, les changements produits par la cuisson, les prix du marché et la manière d'acheter.

Bref, cette école forme en trois ans des chefs-cuisiniers compétents, qui ne tardent jamais à se trouver de l'emploi. Pour suivre ce cours, il faut avoir de l'intelligence, de la patience et de l'habileté.

Pour être un chef, il ne suffit pas d'apprendre à faire bouillir un oeuf de trois minutes. L'art culinaire exige une longue pratique. C'est pourquoi on a institué un cours préparatoire de deux ans, à l'Ecole Technique de Toronto, pour les jeunes qui se sentent un goût inné pour la cuisine. On dit qu'en général les hommes font de meilleurs cuisiniers que les femmes; c'est pourquoi on les emploie de préférence dans les grands hôtels, les clubs, les restaurants, à bord des trains et des navires et dans les camps miniers et forestiers.

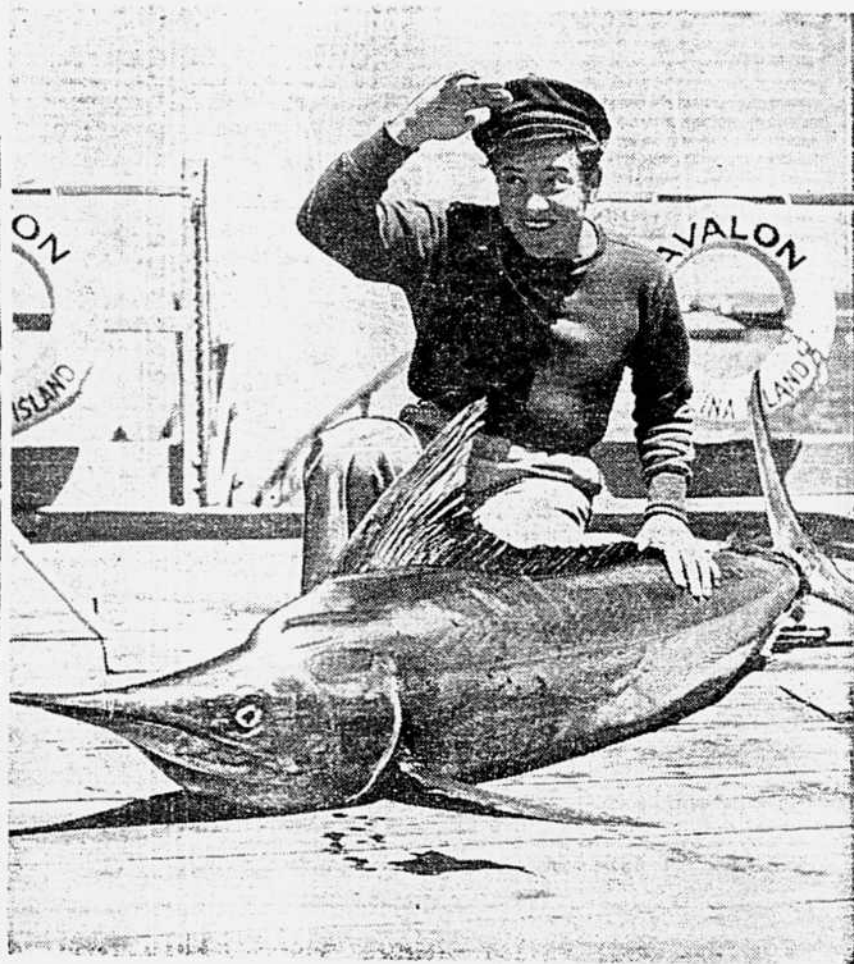


L'Ecole Technique Centrale de Toronto a pris l'initiative d'enseigner l'art culinaire aux jeunes gens et de les préparer adéquatement pour remplir la position de chef cuisinier dans les clubs, les restaurants et les hôtels de première classe. Quand ils ont terminé leur cour préparatoire de deux ans, ils sont acceptés comme marmitons. On voit ici deux étudiants dont l'un est en train de s'exercer à dépecer les viandes tandis que l'autre verse dans sa marmite de soupe, un nouvel ingrédient qu'il met à l'épreuve.

## Le moment de se rassasier avec des oranges



Mlle Marilyn Huber, de Pomona, Californie, a été choisie pour faire valoir la beauté et la succulence des oranges californiennes, au pavillon de l'agriculture, de l'exposition communale de Los Angeles. Nul doute que son beau sourire attirera en foule non seulement ceux qui aiment les oranges, mais les autres aussi.



Si vous attrapiez un espadon de 126½ lbs comme celui-ci et comme l'a fait Joe Penner après une heure et cinq minutes d'efforts, vous auriez aussi le sourire radieux et triomphal de ce brave pêcheur. Si on lui avait demandé de faire un discours après cette pêche miraculeuse, il se serait exécuté et aurait eu un tas de choses à nous dire, car la pêche à l'espadon est compliquée.

# LE COEUR TRIOMPHANT

PAR MARGUERITE SIMARD — (GRAND ROMAN D'AMOUR SE DEROLANT A MONTREAL ET AUX ENVIRONS) — TOUS LES NOMS DANS CE ROMAN SONT FICTIFS

(3) (Résumé de ce qui précède)

Simone est en conférence avec le docteur Bourgeois, à l'hôpital, qui lui demande quels sont les projets qu'elle a élaborés au sujet de son protégé, le jeune Laurendeau. La jeune fille répond qu'elle a trouvé un emploi à la Canadian Silks Co. grâce à Maurice Lebel, et qu'elle prévoit ainsi pouvoir payer toutes les dépenses du blessé. Le médecin s'excuse pour aller téléphoner au juge Gauthier, pour lui apprendre qu'un grave danger menace sa petite-fille, si elle entre au service de la Canadian Silks Co. De bonne source, il sait que des émeutes d'ouvriers et des troubles sans nombre doivent se produire bientôt. Le juge lui répond que Simone est libre d'y aller ou non. Au bureau, elle fait la connaissance de Jeanne Granger qui promet de lui livrer un secret. Déjà des troubles commencent à se produire le lendemain, quand le grand patron, M. François Bélanger, millionnaire, rentre d'un voyage à Toronto.

Maurice Lebel n'était pas un des moins anxieux. Assis à son bureau, quelques instants avant l'arrivée du gérant général, il lisait un long rapport, les sourcils froncés, l'air méchant.

Quand le grand patron le fit appeler, son attitude fut celle d'un homme qui n'est pas très sûr de lui, mais qui fait contre fortune bon cœur et... bon visage.

—Que pensez-vous de tous ces troubles, Lebel? Est-ce que cette situation va se prolonger longtemps? ...C'est devenu intenable. Sans compter que l'inquiétude se loge dans l'esprit de nos ouvriers. Voilà des gens qui vont bientôt craindre pour leur pain!... Jamais, jusqu'ici pareille chose n'est arrivée. Voyez-vous, Lebel, cette manufacture, je l'ai fondée moi-même. Je l'ai agrandie, avec mes associés, jusqu'à en faire une des industries dont notre pays puisse être fier. On dirait que quelqu'un a intérêt à me ruiner... Qui, et pourquoi?... Le savez-vous, vous Lebel?

—Non, vous ne le savez pas. Personne ne le sait... Je me demande ce que fait Breton, votre chef, le gérant. Il ne se remue certainement pas assez. Je crois que vous prenez la chose plus à cœur que lui...

M. Bélanger, au même moment, détourna les yeux, sans quoi l'expression qu'il aurait pu lire sur le visage de Maurice lui aurait donné fort à penser.

**UNE MATINEE OCCUPEE**

Quand il quitta le bureau du gérant général, Maurice hésita. Irait-il porter un bonjour matinal à Simone, dont le bureau était au bout du couloir? Il fit un mouvement pour se diriger de ce côté, puis, se ravissant, retourna dans son office. C'était une assez vaste pièce, séparée par une cloison du petit bureau où se tenait, devant sa machine à écrire, Suzanne Geoffrion, sa secrétaire particulière.

—Quelle chose d'important? demanda la jeune fille.

Suzanne Geoffrion pouvait avoir environ 25 ans! grande et mince, elle affichait une élégance simplifiée, qui laissait trop voir sa recherche. Ses cheveux bruns étaient parfaitement coiffés, en larges vagues régulières. Son visage aurait été joli si, sur tous ses traits n'avait été répandu ce qu'on pourrait appeler un air de chatte, de chatte facile à devenir tigresse. Ses jolies mains aux ongles soignés s'appuyaient négligemment sur le clavier brillant de sa machine à écrire.

—Rien de très important... Des mots, comme toujours, et des rengaines.

Maurice, le front soucieux, passa dans son bureau. Sans dire un mot, d'un air à la fois nonchalant et sûr, la jeune fille, prenant, par contenance un carnet de notes, le suivit.

Elle s'assit devant le bureau de Maurice, tira une cigarette du joli étui qu'elle portait dans la poche de sa jaquette, l'alluma et, après avoir tiré deux ou trois bouffées:

—Vous ne merez pas croire que cette Simone Gauthier va rester ici encore bien longtemps?...

**SUZANNE GEOFFRION**

—Qu'est-ce que cela peut bien faire, Suzanne? Elle cherchait de l'ouvrage. On lui en avait refusé

à plusieurs endroits, vous saviez bien qu'elle finirait par m'en demander, surtout depuis ma promotion... C'est tout... Mais ne vous en faites pas... Elle en aura bientôt assez. Je ne peux pas la faire renvoyer, elle vient à peine d'entrer... Laissez-la faire elle-même. Quand elle aura passé six semaines à se lever à six heures pour être au bureau à huit, brassée dans le tramway avec toute sorte de monde, elle en aura bien vite assez et c'est elle qui s'en ira!...

Suzanne ne répondit rien. Son expression demeura la même, banale, ment alimable, et d'un calme qui n'aurait peut-être pas trompé un physionomiste.

Les jeunes filles qui travaillaient à la Canadian Silks, et tout particulièrement celles qui la voyaient souvent avaient baptisé Suzanne Geoffrion "Visage de Sphinx", à cause de son visage fermé qui ne souriait jamais!

Les anciennes employées pouvaient se rappeler que dix ans au-

succès. En vérité, cette feuille était inutile, car, le vrai graphique de son ascension, Maurice le portait dans sa tête. Depuis qu'il avait quitté le collège, il s'était tracé un plan de vie. Il voulait, à tous prix le succès, et le succès rapide. A trente ans, il était déjà assistant gérant de la Canadian Silks et il espérait, à 32 ans au plus tard être le gérant général de la compagnie. L'an prochain, ne serait-il pas gérant, à la place de celui dont M. Bélanger avait mis en doute les capacités? Et pour arriver à ses fins, Maurice sentait que rien ne lui coûterait...

### UNE FEMME JALOUSE

Pendant que Maurice contemplait, comme le plan de son avenir le graphique muet, Suzanne Geoffrion faisait retentir de ses doigts prestes, le clavier de sa machine à écrire. La régularité du bruit aurait pu sembler singulière, et qui se fût penché sur le travail de la jeune fille eût été bien surpris de voir ce qu'elle écrivait... Seulement trois mots!... Trois mots seulement!...



Le jeune homme, dont la tête était encore enveloppée de linges blancs fixa son regard sur Simone.

paravent, Suzanne, petite fille du peuple, avait commencé à travailler à l'usine, où elle était restée cinq ans. Au bout de ce temps, grâce à des études qu'elle poursuivait le soir, elle avait fini par avoir accès aux bureaux. Et depuis longtemps, elle agissait comme secrétaire. La promotion de Maurice avait hâté la sienne. Elle se trouvait à présent secrétaire particulière de l'assistant gérant... Une position!...

Elle était très fière d'elle-même, ne devant son ascension qu'à son travail opiniâtre et à sa volonté d'arriver. Aussi, avec un peu de snobisme, évitait-elle de pénétrer dans l'usine où elle retrouvait d'anciennes compagnes, qui avaient bobiné à ses côtés le fil de soie que les métiers transformaient en rubans et en tissus merveilleux.

Jeanne Granger a refusé de me laisser chercher "quelque chose" samedi dernier dans la filière du courrier confidentiel, ajouta Suzanne. Je voudrais que vous lui disiez un mot, là dessus, Maurice...

La jeune fille jeta sa cigarette, l'écrasa du talon et rentra dans son bureau.

### PROJETS AMBITIEUX

Dans une enveloppe blanche, serrée parmi ces papiers précieux Maurice conservait un curieux graphique, fait avec un soin extrême. Lui seul devait en connaître le secret, car le graphique ne portait ni nom, ni date. C'était ce qu'il appelait sa charte de

heurté cette délicate offrande, resta du coup, totalement interdite. D'un geste machinal, elle posa les roses violemment parfumées sur une chaise et resta un moment sans rien dire.

Dans son lit, tout à fait indifférent, le blessé avait fermé les yeux, comme pour indiquer qu'il ne tenait pas à poursuivre la conversation.

—Je suis... articula Simone péniblement.

Mais le jeune homme l'interrompit de sa voix dure:

—Je sais qui vous êtes... Vous êtes Simone Gauthier, grande écrivaine de gens paisibles. Mais prenez garde. Un jour viendra peut-être où une auto conduite sans discernement par quelque autre jeune folle vous conduira, vous aussi sur un lit d'hôpital où vous souffrirez et vous morfondrez!... Souvenez-vous de cela!...

Sa voix était de plus en plus sèche. Ses yeux, qu'il avait enfin tournés vers Simone, lui parurent durs et impitoyables, d'un bleu d'acier, des yeux dont le regard glaçait.

—Je regrette tant, murmura-t-elle.

—Evidemment, vous regrettez. Vous regrettez parce que cela vous cause des ennuis, mais au fond, vous vous moquez bien de moi.

—Oh! M. Laurendeau, ne croyez pas cela, s'écria Simone, les larmes au bord des cils, prêtes à jaillir.

—De toutes façons, je suis là, moi, cloué dans ce lit.

Un silence, extrêmement pénible se fit.

L'arrivée du docteur Bourgeois créa une heureuse diversion.

—Laurendeau, mon ami, dit le praticien, j'ai de bonnes nouvelles pour vous. Votre tête est intacte, pas de lésion au cerveau. Si vous êtes bien sage, dans quelques semaines, il n'y paraîtra plus de votre accident.

Simone écoutait attentivement le docteur. Ses paroles consolantes mirent un baume sur sa plaie, mais le blessé demeurait hostile et c'est du bout des lèvres qu'il remercia le médecin, qui quitta bientôt la pièce, suivi par le regard reconnaissant de Simone.

De nouveau le silence hostile pesa. A un certain moment, une contraction secoua le jeune homme et fit paraître sur son visage une telle expression de souffrance que Simone, alarmée demanda:

—Voulez-vous que j'appelle la garde?

—Non, n'appellez pas la garde. Je déteste les gardes. Je ne veux pas que l'on s'occupe de moi comme d'un vieillard, d'un impotent, d'une femelle. Je suis un homme, après tout.

De nouveau, André Laurendeau fixa sur Simone un regard d'une froideur telle qu'elle frisa la méchanceté. Comme il lui en voulait... Sûrement, il ne lui pardonnerait jamais de l'avoir mis en cet état, de lui avoir infligé la douleur de ces longues semaines d'hôpital, de ces soins qui l'humiliaient.

Un homme, oui, il était un homme. Simone le regardait. Un visage viril, pas véritablement beau, peut-être, mais caractérisé, énergique, un menton volontaire, un front large et uni, une bouche aux lèvres rouges et bien dessinées et ces magnifiques yeux bleus, au regard si froid...

### UN PETIT SERVICE

—M. Laurendeau, il n'est pas possible que vous n'ayiez personne qui doit être averti de votre accident, personne qui s'inquiète de vous? Peut-être n'avez-vous pas voulu demander à vos gardes d'écrire pour vous, mais si vous vouliez me le permettre, je le ferais volontiers... Tenez, j'ai apporté du papier à lettres, des enveloppes et mon stylo...

Un instant, le jeune homme hésita. Il regarda Simone, et cette fois son regard bleu exprimait un étonnement qui n'était pas sans douceur. Ainsi la jeune fille avait pensé à cela... Il se sentait tout remué.

—Eh bien, si vous y tenez, écrivez ceci:

"Mon cher Jos,  
Je suis à l'hôpital Notre-Dame, à la suite d'un accident d'automobile. Je vais bien et on ne craint pas de suites pénibles. J'espère sortir dans quelques semaines. Dis tout cela à Marie et rassure-la à mon égard. Meilleures amitiés.

"André".  
LA MYSTERIEUSE MARIE  
—L'adresse, demanda Simone.  
—Joseph Thibaut, poste restante, station B. Québec.

—Avez-vous d'autres lettres à écrire?

—Non, c'est tout.  
—Si vous voulez, je pourrais écrire directement à Mlle Marie et lui dire...

—Ce n'est pas nécessaire, merci.  
Les yeux bleus d'André Laurendeau avaient repris leur froideur. Simone n'insista pas et elle quitta peu après l'hôpital Notre-Dame.

Elle acheta un timbre à la pharmacie la plus proche, jeta la lettre à la boîte et, tout le long du chemin de retour, ne cessa de penser à cette mystérieuse Marie, qu'il fallait rassurer... Qui était-elle? Une amie, une fiancée, une parente? Il lui semblait qu'en disant ce nom, la voix d'André s'était fondue en une infinie douceur... Mais au fait, qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, à elle, Simone Gauthier?... Elle ne pensait tout de même pas que le blessé ne connaissait aucune femme, aucune jeune fille?... Après tout, ce n'était qu'un étranger, un inconnu... Mais au fond, tout au fond d'elle-même, Simone sentait bien que le jeune inconnu, le complet étranger ne lui était pas complètement indifférent...

### CHAPITRE 7

Comme elle sortait de l'hôpital, le surlendemain de la première visite qu'elle avait faite à André Laurendeau, Simone fut priée d'entrer dans le bureau du comptable.

—Mademoiselle Gauthier, dit ce personnage, vous savez que les charges d'un hôpital comme celui-ci ne sont pas minces. Aussi avons-nous besoin de tout notre argent. Habituellement, nous envoyons les factures toutes les semaines. Or, voici déjà quelque temps qu'André Laurendeau est notre patient et il y a eu, pour lui, consultations et frais divers. Voici votre facture.

Simone appréhendait bien de voir, sur la feuille blanche s'alligner des chiffres imposants, mais jamais autant!

La facture se montait à \$411.50! Près de \$500! Un voile passa devant les yeux de la jeune fille. Elle se mit à en lire le détail. C'était bien cela. Les médecins, la chambre, les gardes... Comme cela avait vite fait de chiffrer!

C'était la première fois de sa vie que Simone se trouvait devant une facture à payer. Autrefois, elle achetait, et son grand-père payait. La facture une fois entre ses mains, elle ne s'en occupait plus. Evidemment, il y avait des occasions exceptionnelles, où les états de compte dépassaient un peu les bornes. Mais Simone s'adressait à sa grand-mère. Quelques câlineries avaient vite fait d'effacer les gronderies, et la bonne Mme Gauthier obtenait de son mari qu'il votât les crédits supplémentaires.

Simone se souvenait d'une minigonne robe de dîner en dentelle noire, oh! une véritable occasion qu'elle avait payée cinquante dollars. C'était pour rien!... Cinquante dollars!... Est-ce que cela pouvait représenter aussi le prix d'une chambre d'hôpital?... Décidément, la vie donnait à la jeune fille, jusqu'ici insouciant, ses premières et grandes leçons!...

### COMMENT FAIRE?

Simone quitta le comptable de l'hôpital en lui promettant de lui faire, sous peu tenir un chèque. Sous peu... C'était facile à dire. Depuis un mois à peine que Simone travaillait, elle n'avait guère gagné que quatre fois \$18.00. Une goutte d'eau dans l'océan. Elle devait plus de sept fois son salaire mensuel... Un problème!...

(A SUIVRE)

LES CONTES DE LA VIE REELLE

# MA PREMIERE ENVOLEE EN AVION

(par JEAN DESBOIS)

Voyager en aéroplane, c'est maintenant si banal qu'on n'en parle plus, mais il n'en était pas ainsi, il y a une dizaine d'années, alors que pour la première fois, je quittai le plancher des vaches pour m'élever vers les nuages dans la carlingue d'un petit monoplan appartenant à une firme commerciale.

Je faisais alors mes débuts dans le journalisme. Mon chef d'information m'avait offert deux billets pour une randonnée d'un quart d'heure au-dessus de la vieille capitale. Jamais telle aubaine ne m'enthousiasma à ce point, bien qu'il s'y mêlât une sorte d'angoisse non avouée. Sait-on jamais, avec ces oiseaux métalliques? Mais, confiant en ma bonne étoile, tout comme Lindbergh avait du l'être lors de sa première ascension vers le firmament, anxieux surtout d'éprouver ce délicieux frisson de la peur, je me dirigeai vers l'aéroport en toute hâte.

Ma randonnée débuta mal. Après avoir inutilement invité trois ou quatre... amies, qui toutes refusèrent, crainte d'accident ou par suite de la défense formelle de leurs parents, je décidai enfin la très jolie Suzanne Dubé à m'accompagner. Disons tout d'abord que mon salaire d'alors était loin de celui auquel j'estimais mes capacités: on me donnait douze dollars par semaine pour rédiger les matous écrasés et les pompiers décorés, ce qui, après tout, est encore supérieur à ce que reçoivent certains journalistes montréalais après quatre ou cinq ans de galère.

Je hèle un taxi, et en route vers l'aéroport. Nous nous trompons tout d'abord de chemin, avec le beau résultat que ma course me coûta exactement \$2.50. Il me restait cinquante sous pour revenir, sans compter cigarettes et rafraichissements.

Après une heure de pégrinations dans des routes défoncées et boueuses, par suite de l'orage de la nuit précédente, nous arrivons enfin sur les lieux. Ce qu'on qualifiait pompeusement d'aéroport était tout bonnement un champ à vaches, raboteux, avec, à son extrémité, un minuscule hangar en tôle ondulée. Une cinquantaine de personnes attendaient leur tour, le nez vers le ciel, au risque d'attraper le torticolis à regarder les acrobaties aériennes du pilote Boileau. L'avion, ridiculement petit, tanguait, plongeait, remontait, puis atterrissait par sauts de crapaud. Deux nouveaux "clients" grimpaient tant bien que mal sur l'aile, sautaient dans la carlingue, et remontaient là-haut pour céder bientôt leur place à d'autres.

Ce qui amusait le plus le pilote était de donner un brusque coup d'hélice au moment où une jeune fille se préparait à entrer dans

l'étroit compartiment découvert derrière lui. Un coup de vent en rafale remontait subitement jupe et jupon, découvrant des jambes, pas toujours bien faites, pendant que les spectateurs se tordaient de rire en présence de ce "show" gratuit.

La meilleure farce de l'après-midi survint lorsque deux jeunes époux de la veille reçurent le baptême de l'air.

Au moment où le bruyant petit monoplan passait au-dessus des têtes levées, une longue coulée liquide descendit des cieux, mais ce n'était pas la manne céleste. On crut qu'il y avait fuite de gazoline, mais ceux qui reçurent cette averse sur le crâne constatèrent par l'odeur qu'il s'agissait d'autre chose... La peur cause parfois d'étranges réactions... mais passons.

Ce fut enfin au tour de Suzanne et moi. Notre belle bravoure se dissipait, mais il était trop tard pour reculer.

La brune Suzanne, instruite par l'expérience des autres, retint d'une main le bas de son tailleur gris qui la moulait, au grand désappointement du rusé pilote qui aurait bien voulu voir ses jambes superbes. Nous voici installés sur un petit siège très dur, très étroit, en arrière du pilote. Devant nous, l'altimètre et le cadran indiquant la vitesse. L'hélice gronde et fouette le vent. L'avion prend sa course et nous cahote de hue à dia. Je regarde le cadran: 40 milles... 50... 60... et soudain, je vois déjà que les arbres sont au-dessous de nous. On monte, on monte, on monte!... Le petit hangar de tôle nous semble une boîte d'allumettes autour de laquelle s'agitent des fourmis. Le monoplan tanguait comme un vieux goëland sale qui se serait désaltéré dans un bidon de whiskey. L'altimètre mar-

que 800 pieds, puis 1000, puis 1200 et enfin 1500...

Suzanne tremble comme de la gélatine. Je veux la rassurer, mais ma voix se perd dans le fracas du moteur. Le pilote grimpe de nouveau. Je trouve que c'est pourtant assez haut! Je ne suis pas encore prêt à grimper au ciel, mais je devine sa tactique lorsqu'il survole un gros nuage gris. En regardant en bas, je vois qu'il pleut sur le champ d'aviation pendant qu'un chaud soleil nous éclaire. L'ondée ne dure que quelques minutes. On tourne en cercle; on penche dangereusement, d'autant plus que nous ne sommes pas attachés et que nous n'avons aucun parachute. D'ailleurs, saurait-on s'en servir?...

Je frissonne un peu, mais je me dis: "Tout va très bien, madame la marquise", jusqu'au moment où subitement, le moteur cesse de ronfler... Nous piquons du nez en avalanche... Intérieurement, je récite mon acte de contrition... Adieu, mon journal, tu vas perdre l'as de tes reporters... victime du plus lourd que l'air!

Suzanne, plus morte que vive, noue ses bras à mon cou et enfouit sa figure dans le creux de mon épaule pour ne pas voir. Mais, si vous croyez que je me suis amusé à analyser cette sensation qu'en autre temps j'aurais trouvée délicieuse!...

Nous dégringolons de deux ou trois cents pieds. Enfin, ouf!... le moteur reprend sa chanson assourdissante et le petit monoplan relève le nez, zigzague un peu et reprend son aplomb. Le pilote m'expliqua plus tard qu'il avait rencontré une poche d'air.

Nous redescendons en pente douce. Aie! pilote! nous allons accrocher la cime des arbres!... Pas si vite!...

L'atterrissage se fait, brutal. Nous sommes secoués comme des pantins sur le sol détrempe. Je me frappe le genou sur une barre de fer et je retiens un juron pour ne pas effaroucher les oreilles de la jeune Suzanne.

Nous débarquons en une seconde, anxieux de quitter cette machine infernale. Suzanne a le teint couleur d'une crêpe mal cuite tant elle a eu peur. Ses yeux sont dilatés, ses cheveux dépeignés. Je n'en mène guère plus large et mon sourire de bravade est plus qu'artificiel. Le pilote lui-même n'est pas très à son aise. Il admit d'ailleurs, le lendemain, avoir essayé une passe angoissante.

Suzanne ne dit mot, me regarde, et soudain, en présence de la foule ébahie, jette ses bras à mon cou et

## LORD TWEEDSMUIR A L'HOPITAL SAINTE-JUSTINE



Son Excellence le gouverneur général du Canada a visité, la semaine dernière, l'Hôpital Sainte-Justine pour les enfants. Lord Tweedsmuir a voulu se pencher sur tous les petits lits blancs des malades, ce qui lui permit de se rendre compte du dévouement du corps médical, des religieuses, des gardes-malades et des dames patronnesses. Son Excellence fut guidé, à travers l'hôpital, par Mmes Beaubien et Benoît. On voit ici Lord Tweedsmuir entrant à l'hôpital.



### IL REDOUTE LES REPORTERS MAIS NE CRAINT PAS LES HORS-LA-LOI

James E. Denton "le chevalier sans peur et sans reproche", comme on pourrait l'appeler, est parti de Asher (Okla.), sans habit et sans cravate, pour venir rencontrer les reporters de New-York et raconter à la radio, sur requête, l'exploit qui a doré sa renommée. Il tua Fred Tindol et captura Pete Traxler, deux dangereux criminels qui l'avaient assailli. Mais James E. Denton préférerait encaisser de nouveau ces bandits plutôt que ces messieurs de la presse, qui sont beaucoup trop loquaces et d'une curiosité inouïe, à ce qu'il prétend.

me dit en sanglotant: "Que je suis contente d'être sur terre... Il faut que je t'embrasse!..."

C'est le meilleur souve-

nir que je garde de ma première envolée. Dommage que je ne puisse retourner là-haut avec la jolie Suzanne!

# LE SOI-DISANT IMPRENABLE GIBRALTAR

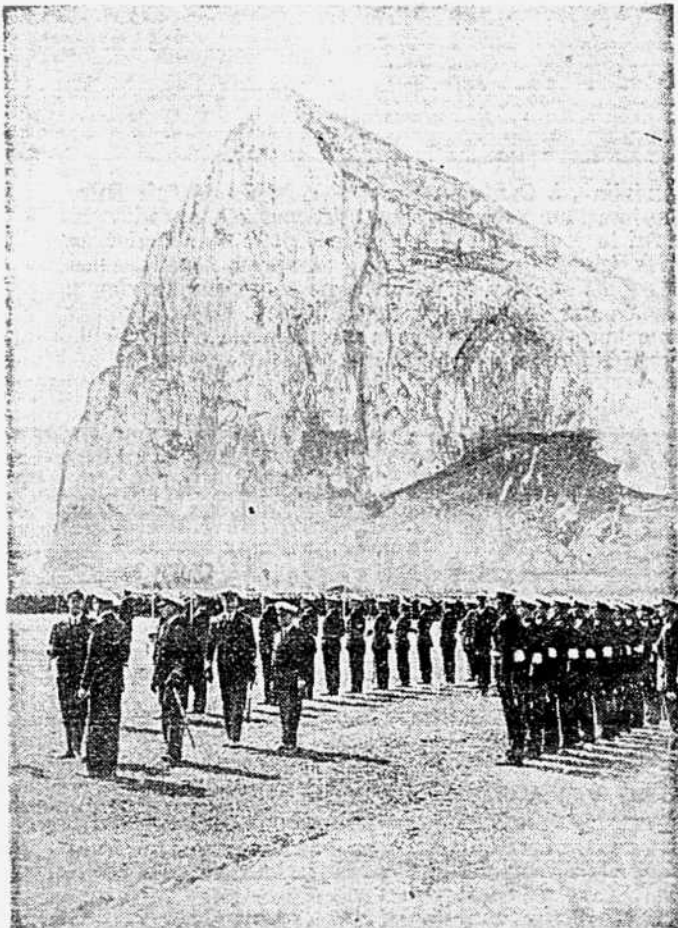
On dit que le roc du Gibraltar est une forteresse imprenable. C'est elle qui veille sur les intérêts commerciaux et politiques de la Grande-Bretagne. Elle est le symbole de la force invincible. On nous a appris à considérer cette citadelle comme étant la clef de la Méditerranée.

Or, un expert britannique, le vice-amiral Osborne, n'est nullement impressionné par la valeur militaire du Gibraltar qu'il échangerait volontiers pour Ceuta, de l'autre côté de la baie. "Si l'empire venait à perdre son droit de passage à travers la Méditerranée, les Anglais, dit-il, perdraient aussitôt Malte et la Palestine, et seraient rejetés hors de l'Egypte. La Turquie reprendrait la Transjordanie et l'Irak; et plus tard, l'empire britannique lui-même serait complètement dissout."

Il voit donc d'un mauvais oeil toutes ces forteresses qui ont été bâties très rapidement, en quelques mois, par une bande de prisonniers politiques.

Le Gibraltar n'est pas un rocher isolé des deux côtés, en plein océan, avec l'Espagne à l'arrière-plan. A cinq milles du côté occidental, il y a la baie d'Algeciras, et le rivage espagnol de la baie est un territoire exclusivement fasciste, terrain rebelle pourvu de forts et de canons. L'Italie est une alliée des forces rebelles espagnoles, et elle appelle la Méditerranée: "Notre mer". A quinze milles du détroit est le Maroc espagnol, qui est aussi un territoire rebelle. A quatre points, le long de la côte entre Carnero et Tarifa, des fortifications ont été construites et l'on y a aussi monté des canons.

## Militaires au pied du Gibraltar

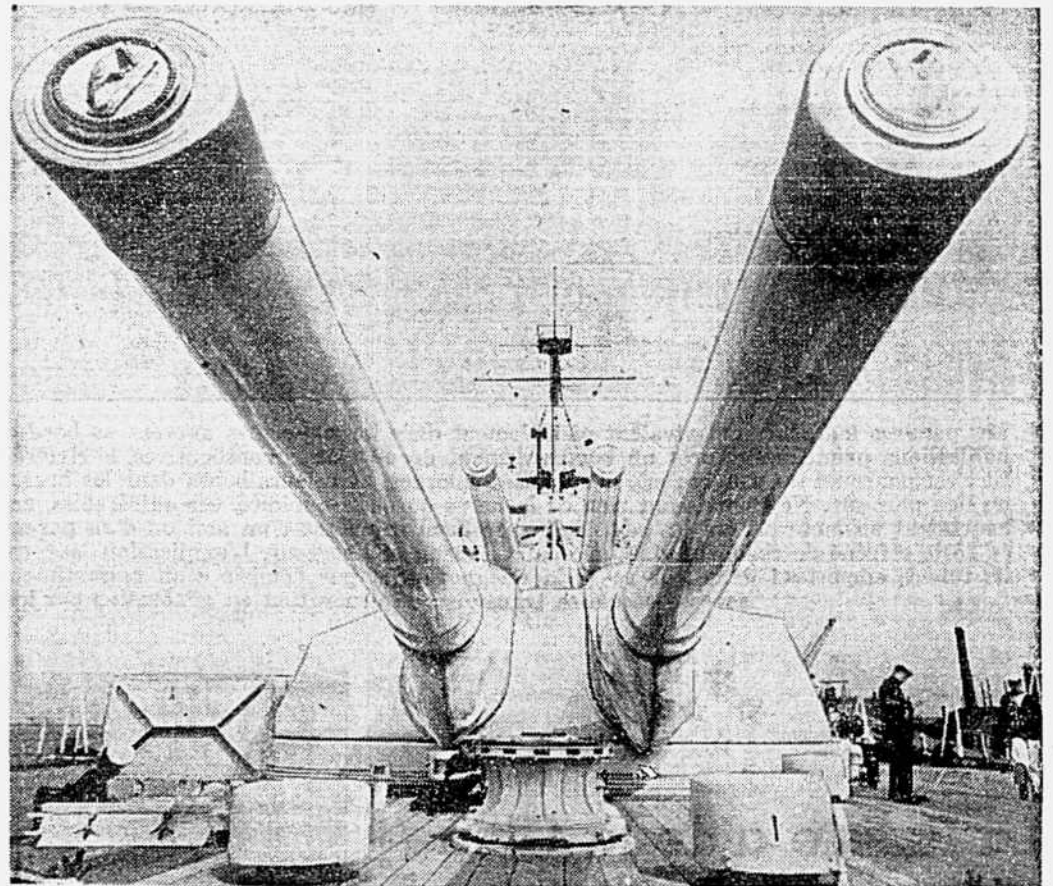


Voici une revue militaire générale, au pied du Gibraltar, pour le bénéfice des officiers de la grande flotte britannique. Le roc majestueusement assis sur sa base, et les soldats, dans leur attitude statuesque, font un spectacle imposant qui attire le regard.



## Voici le superbe Gibraltar

Vous voyez ici dans son imposante grandeur, l'énorme forteresse de Gibraltar, située à l'extrémité sud de l'Espagne. Cette forte et invincible sentinelle garde depuis des siècles l'entrée occidentale qui donne accès sur la Méditerranée.



## Canons qui en imposent

Ces canons de 16 pouces appartiennent au H.M.S. Warspite, mais d'autres canons, de semblable calibre et capables de lancer à 20 milles des projectiles puissamment explosifs, ont été placés en cercle autour du roc de Gibraltar, ces derniers mois.

**LISEZ PHOTO-JOURNAL  
en vente dès le mercredi**

# CE QUE L'ON VOIT SUR LE FRONT DE CANTON



Les pauvres indigènes qui vivaient paisiblement dans leurs jonques ancrées au bord de la rivière, à Canton, se sont vus forcés de fuir leurs habitations primitives. Après un bombardement de 48 heures consécutives, la rivière est aujourd'hui rouge de sang et encombrée de cadavres. Et c'est pourquoi les pauvres mères chinoises éplorées, avec leurs bébés dans les bras, ont fui la jonque qu'elles aimaient pour se réfugier en un lieu plus sûr. Ne connaissant rien de la haine ou de la cupidité, ces misérables créatures tremblaient d'honneur, lorsqu'en fuyant, elles heurtaient un mourant qui les regardait avec l'oeil suppliant d'un ami ou d'un parent. Ces gens simples et paisibles ne comprennent rien à ce désir effréné de conquête effectuée dans le sang et l'horreur. L'explication leur est donnée par la voix des mitrailleuses. Inlassablement ils fuient, emportant dans leur coeur la résignation et pas l'ombre d'un ressentiment pour leurs odieux ennemis, conséquence d'une vieille sagesse séculaire transmise de génération en génération par leurs grands philosophes pacifistes.



## La Russie aide la Chine

Les Chinois, qui ont émigré au Canada, viennent pour la plupart, du district de Canton. Plusieurs d'entre eux doivent être remplis d'angoisse en songeant que leurs parents et amis ont été contraints de délaisser leurs jonques pour aller se réfugier là où ils peuvent. Et se sentir impuissants à leur aider, en quoi que ce soit, doit intensifier mille fois leur douleur bien compréhensible.

Il est évident que les Japonais sont supérieurs aux Chinois, au point de vue militaire, mais ils semblent abuser de leurs prérogatives. Un bombardement n'attend pas l'autre et la ville autrefois prospère de Shanghai est à moitié dévastée. Les Chinois, cependant, résistent beaucoup mieux qu'on n'aurait pu le supposer d'abord. C'est probablement à cause de l'aide matérielle qui leur est fournie par la Russie Soviétique. Mussolini aide les Espagnols et Staline assure son appui à la Chine. De tous temps, les puissances étrangères se sont immiscées dans les conflits qui ne les intéressaient pas directement. Mais c'est toujours dans un but de gain inavoué, matériel ou moral.

Quand l'Angleterre voulut abaisser la maison de Bourbon, elle s'assura des services de la Prusse, de la Russie et de l'Autriche; mais c'est elle qui, à la fin, récolta la gloire et les profits. Ainsi en est-il de tous ceux qui s'intéressent à un conflit étranger. Les pertes des Japonais augmentent pendant que les Chinois multiplient le nombre de leurs canons et avions.



Un officier japonais, à bord d'un vaisseau de guerre ancré dans la rade de Shanghai, regarde au loin la longue traîne de fumée noire qui s'échappe de la métropole chinoise, et se réjouit du succès qu'a eu le bombardement opéré par ses compatriotes, dans les quartiers chinois.

# Sommeil et nourriture leur sont mesurés



## Deux "bons Samaritains"



## L'angoisse au coeur, ils quittent le foyer

Les pauvres paysans chinois sont ceux qui ont le plus à souffrir de cette guerre qui ravage leur pays. On en voit quelques-uns ici sur le chemin de Nayuan qui fuit le nord de la Chine dévastée. Des enfants, trainés dans une voiturette par un coolie, jettent des yeux horrifiés sur le cadavre d'un pauvre cheval de la cavalerie chinoise, mort durant un récent conflit. Ces misérables êtres s'éloignent de leurs foyers, avec l'angoisse au coeur, et se demandent s'ils le reverront jamais.

Deux "bons Samaritains" personnifiés par Bruce et Sheridan Fahnestock, écrivains américains, aident un jeune Chinois, dont les orteils ont été amputés par un éclat d'obus, près de Peiping et qui a été incapable de se mouvoir pendant vingt heures.



## La fuite



Au moment où les armées japonaises frappaient aux portes de Peiping avec des obus de 3 pouces, les autorités s'empressaient de faire transporter les réfugiés en taxi, en des endroits sûrs. Cette vignette nous montre une famille typique de Peiping, s'embarquant avec ses précieuses possessions dans une voiture de louage, pour ensuite fuir loin de cette ancienne capitale de la Chine, menacée de destruction par les obus ennemis.

## Couchés sur le sol humide

Les indigènes évacuèrent la ville en grand nombre, quand les Japonais menacèrent de bombarder Shanghai, à la suite de la résistance militaire entêtée des troupes chinoises. Pendant que le combat avait lieu dans un autre secteur, cette famille chinoise en profita pour prendre quelques minutes de repos, sur le seuil d'une porte étrangère, en dépit du fait que la minute suivante aurait pu leur apporter la mort. Coucher sur le sol dur et humide, et manger quand ils le peuvent, voilà où en sont réduits ces misérables indigènes de Shanghai.



# Le plus fidèle ami de l'homme

## Madame promène ses caniches



Ils ne sont pas beaux ces caniches et cependant ils trouvent quelqu'un pour les aimer et les exhiber. N'en déplaise à Madame, ce sont les bouffons de la gent canine. Ils ont probablement, comme tous les chiens, de grandes qualités: c'est pourquoi leur beauté intérieure fait oublier leur laideur physique. Il en est de même des êtres humains que la nature n'a pas favorisés.

## Où est votre préféré?



Voici quatre spécimens de l'espèce canine qui doivent porter envie aux amateurs de chiens et surtout ceux qui aiment la chasse. En haut, à gauche, un épagneul "springer"; à droite, un terrier écossais au-dessous, un lévrier russe; à droite, un "setter" anglais.

☆☆☆

Le chien est incontestablement le meilleur ami de l'homme, celui, qui lui reste fidèle dans l'adversité comme dans ses jours de prospérité. Il partage sympathiquement les joies et les chagrins de son maître. Partout où il va, il veut le suivre, pour l'aimer et le protéger. Bien des hommes ont dû leur vie à leur chien. Très souvent, ce dévoué gardien, réveille à temps ses amis, par son aboiement continu ou d'autres signes, quand se déclare un incendie ou que quelque autre péril les menace. Il a du flair et reconnaît les ennemis de son maître. C'est pourquoi il lui faut parfois montrer les dents; c'est sa manière propre de manifester son antipathie. Mais il est bon et doux pour ceux qu'il aime, et surtout pour les enfants qu'il protège.

On devrait habituer les petits à aimer les bêtes, et surtout le chien, leur meilleur ami et compagnon de jeu. On voit quelquefois un gros Saint-Bernard faisant la sentinelle près d'une voiture d'enfants; il les couvre de ses yeux et semble leur parler tout bas, comme s'il voulait leur dire de ne pas avoir peur puisqu'il est là pour les veiller. Il ne ferait pas bon de s'approcher pour leur faire du mal, car on se trouverait en face d'un adversaire dangereux.

Aimons donc le chien pour sa grande fidélité.

## Méprise de chien



Ce petit chien assis sur son derrière, le nez en l'air regarde ce mannequin avec des yeux suppliants, comme pour lui dire de ne pas abuser de sa patience. Voilà déjà longtemps qu'il attend! C'est qu'il a pris ce mannequin pour sa maîtresse qui lui ressemble étrangement! Il ne peut s'expliquer cette immobilité de statue.

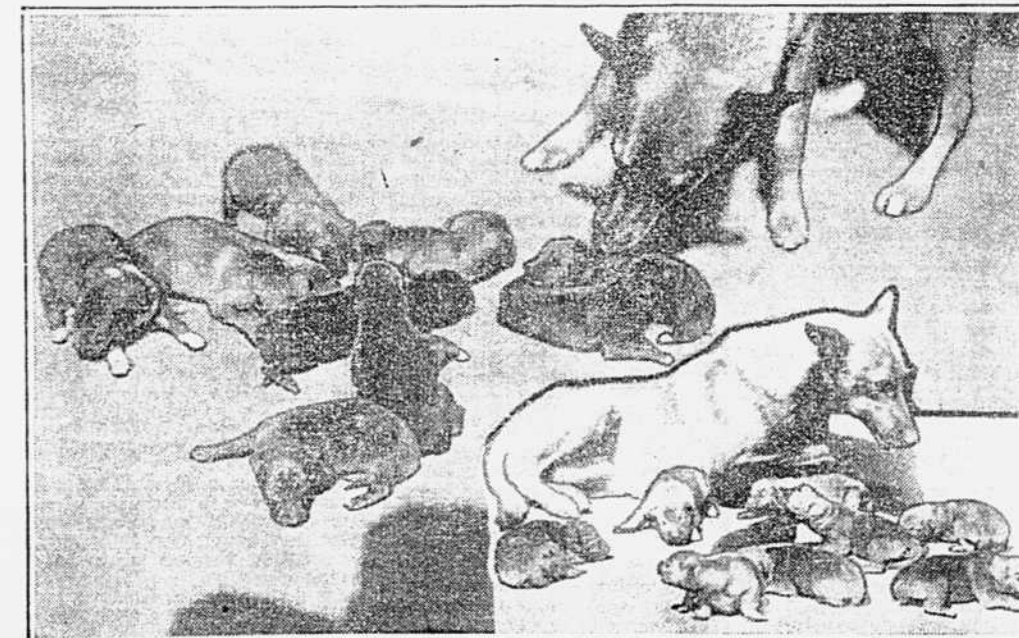
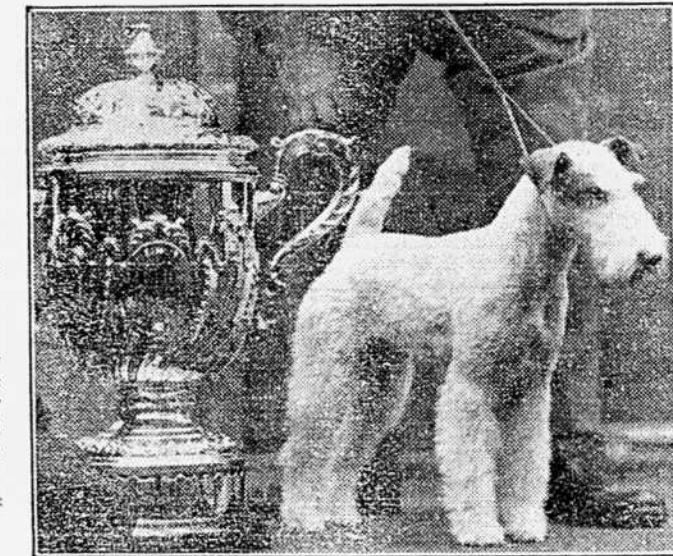
## Jacques et ses chiens



Tout ce que vous pouvez offrir à ce petit Jacques, le laissera indifférent: mais, parlez-lui de ses chiens qu'il adore et son visage resplendira de joie. Il en prend un soin infini et pourrait donner une bonne leçon aux enfants qui maltraitent les bêtes, soit par méchanceté ou insouciance.

## Gracieux champion

Ce mignon "wire terrier" est tout fier d'avoir gagné le championnat et la coupe qu'on lui a décernée à cette occasion. Aussi ne s'est-il point fait prier pour se faire photographier. Les chiens eux aussi aiment la publicité, c'est une faiblesse qui se généralise.



## L'union fait la force

Voici deux familles unies qui vivent en parfaite harmonie dans le même logement, avec leur nombreuse progéniture. Il n'y a pas que les Dionne qui soient prolifiques.

☆☆

★

## Entraînement méthodique



Ce costume masculin d'une épaisseur exagérée vous étonne sans doute. C'est que cet entraîneur doit se prémunir contre les morsures de son chien pollicier qu'il entraîne à mordre les gens qui font des gestes menaçants, mais à rester tranquille, dans une attitude amicale, si la personne visualisée n'est pas suspecte.

## La pensive Patsy



Voici la pensive Patsy avec ses douze rejetons, dont l'appétit est vorace, ce qui inquiète la mère avec raison. Elle se demande sans doute si elle suffira à nourrir toute cette nombreuse famille. Pauvre Patsy! en temps de crise et avoir tant de petits! Ah! si le gouvernement pouvait faire quelque chose... pour ceux qui mènent une vie de chien!

# Quand Mademoiselle veut être séduisante

## Le choix du rouge



La mode actuelle veut et ordonne que le rouge à lèvres soit choisi d'une teinte qui aille bien avec celui de la robe que l'on porte. Le rouge clair, le rouge cardinal, et le rouge moyen vont bien avec le noir. Le rouge orangé a aussi nombre d'adeptes.



Portez toujours dans votre sac à main, aussi bien le soir que l'après-midi, un joli sachet parfumé. Son odeur, à la fois suave et discrète tempère l'odeur du tabac et parfume légèrement vos cigarettes.

## La beauté des cils



La beauté des cils est, de moitié, dans celle des yeux. Ce sont en effet les cils qui, par leur douce et longue frange, donnent au regard éclat et mystère. On a inventé un petit appareil fort ingénieux qui permet de recourber les cils, préalablement enduits d'une légère couche de mascara. C'est un travail minutieux, mais très efficace.

☆☆☆ MAGALI présente ☆☆☆

# LA FEMME SANS VISAGE

Reproduction autorisée seulement pour les Journaux ayant un  
Traité avec la Société des Gens de Lettres de France.

(3) (Résumé de ce qui précède)  
Paulette Jarsaillon s'esquive pour aller jouer au tennis, après avoir embrassé sa sœur Michelle. Celle-ci remonte à son studio pendant que Mme Jarsaillon et sa sœur Florence Violet conversent dans le salon. Tante Fleur, comme on appelle Mlle Violet, est indignée de la nouvelle qu'elle vient annoncer à sa sœur, Robert, le fiancé de Michelle lui a confié hier qu'il désire maintenant épouser la coquette Paulette. Mme Jarsaillon s'en réjouit, car au fond elle préfère sa cadette. Florence Violet monte trouver sa filleule, Michelle qu'elle trouve toute résignée à cette nouvelle. La jeune fille s'efforce de cacher ses sentiments à sa tante. Celle-ci, une architecte, décoratrice et femme peintre à ses heures, avait confié à Michelle le soin de lui chercher une personne qui pût passer six mois chez Mme de Clauza, pour décorer sa maison. Michelle offre ses services, au grand étonnement de sa tante qui finalement les accepte. Puis on parle de Philippe de Clauza, décédé, peintre très connu qui s'était épris d'une jeune fille pauvre, mais qui avait fini par vaincre les résistances de sa mère à son mariage.

Mlle Florence esquissa une moue : —Le bruit qu'on eût pu faire autour de sa mort n'aurait pas été du goût de la malheureuse mère, qui a préféré qu'on fasse le silence autour de son chagrin. Elle est riche; elle a dû payer très cher le droit de pleurer en paix... avec sa jeune bru pour compagnie.  
Michelle était pensive. Ses traits

portaient une ombre de tristesse. Elle songea à la jeune femme que le drame atteignait en pleine joie.  
—Cette catastrophe a dû être terrible pour la veuve... émit-elle, apitoyée.

—Sans doute... Aussi, ne quitte-t-elle pas le château du "Redouté", la propriété de famille où Philippe avait vécu avant l'accident. Elle y vit, dans l'isolement et le silence, côte à côte avec sa belle-mère, que la douleur a probablement rapprochée d'elle, et toutes deux pleurent leur bonheur détruit.

Florence hocha la tête et remarqua, avec un soupir.

—Cela ne va pas être bien gai pour toi, ma pauvre enfant!... Michelle hausse les épaules.

N'est-ce pas là, au contraire, le milieu qui convient à son état d'esprit présent... cette vieille maison endeuillée où deux femmes se sont faites les funéraires vestales d'une grande tendresse défunte?...  
—Je suis heureuse que mes débuts dans la vie active aient lieu chez Mme de Clauza, affirme-t-elle. Son mari était un grand artiste et elle fut pour lui, si j'en crois la chronique, une inspiratrice de tous les instants...  
"D'avoir été aimée par un homme de génie, un homme au talent fulgurant comme fut celui de Clauza, il doit lui rester quelque chose... Elle ne peut être ni sottise ni banale et,

au surplus, je m'accommoderai fort bien de sa mélancolie...  
Vaincue, Florence fit un geste d'acquiescement.

Sa nièce est assez grande pour savoir ce qu'elle veut, n'est-ce pas? Alors, elle conclut:  
—Puisque ton parti est pris, je consens à parler à ta mère. Mais... Elle leva les yeux au ciel, tandis que sa bouche esquissait une moue à la fois malicieuse et exécédée:  
—Cela n'ira pas sans mal! Sans exclamations! Sans virulentes reproches!...

Un sourire éclaira d'une brève jeunesse la face grave de Michelle. Elle recommanda, penchée sur l'escalier par où sa tante disparaissait sans entrain:  
—Surtout, ne m'appelle que lorsqu'elle aura fini de crier!... Dès que tu auras essayé les premiers feux de son courroux, je descendrai!  
—C'est ça; merci pour la corvée! riposta le timbre amusé de Florence.

Revenue dans la lumière de l'atelier, la jeune fille parcourut, du regard, le décor qu'elle allait quitter, ce grenier de ses vingt ans, riche de tous ses rêves. Un à un, ils prenaient corps et venaient à elle comme des génies familiers... Et tous avaient le même visage, le visage chéri du fiancé inconstant en qui elle avait cru de toute sa jeune foi.  
Une angoisse, dont elle ne fut pas maîtresse, crispa ses traits... La glace

appliquée au panneau de la porte refléta, une seconde, son masque déshabillé.

Penchée sur cette image d'elle-même, elle y étudia les stigmates qu'y avait laissés la lutte effarante qu'elle soutenait, depuis la veille, contre la pitié insultante des autres, et, vaincue, sa détresse crevant enfin en sanglots, le front contre le luisant froid du miroir, elle gémit le nom impitoyable et cher de sa première déception d'amour:  
—Robert!...

### III

Après avoir passé la nuit dans un hôtel d'Aigues-Mortes, Michelle monta dans le petit train qui devait l'emmener à Sainte-Clotilde, la gare la plus proche du "Redouté".

Ce tortillard antédiluvien où elle avait pris place, non sans un secret étonnement, ressemblait à ces grosses cheminées noires qui se meuvent avec peine sur un sable inhospitalier.

Accoudée à la portière, la jeune fille regardait se dérouler, comme au ralenti, le film si nouveau pour elle.

Une lumière blonde et vibrante ruisselait sur la plaine aride, coupée, çà et là, par la tache argentée d'un étang, immobile et comme vitrifié. De maigres buissons hérissaient les marécages, puis c'était à nouveau l'immensité nue jusqu'au bout de l'horizon vaste où l'on dominait, imperceptible, la ligne mouvante de la mer.

Et Michelle s'étonnait de rencontrer, si près des riches vignobles du Gard, à quelques kilomètres de ces Alpes bleues aux flancs habillés de pinèdes, ce désert sauvage, presque sinistre.

Elle frissonna.  
"Je conçois, jugea-t-elle, que Mme de Clauza ait choisi ce site désolé pour y enfouir son désespoir..."  
—Vous allez loin, mademoiselle? La jeune fille se retourna.

Celui qui venait de l'interpeller

avec ce sans-gêne campagnard qui ignore les formalités protocolaires la considérait avec un sourire engageant... Un paysan endimanché revenant de la ville, qu'elle avait vu monter, en gare d'Aigues, porteur d'un panier d'osier tressé.

Les autres occupants du wagon s'étaient égaillés au long du chemin, aux diverses petites stations où le tortillard avait fait escale, et il se sentait une furieuse envie d'engager conversation avec son unique compagne... Ne fallait-il pas satisfaire cette vieille curiosité paysanne qui ne perd jamais ses droits et qui s'exerce en vain, depuis près de deux heures, sur l'élégante voyageuse?...

De bonne grâce, Michelle se préta à cet examen:

—Mon Dieu! oui... Je vais jusqu'à Sainte-Clotilde... Au point terminus, n'est-ce pas?

L'homme qui fourrageait dans une antique blague à tabac, plus culottée qu'une vieille pipe, s'immobilisa une seconde, le mince papier à cigarette plaqué sur son pouce rugueux.

—Ah bah!... Vous venez à Sainte-Clotilde?... Hé... Nous voyagerons de compagnie... J'en suis, moi, de Sainte-Clotilde...

Michelle sourit poliment à cette annonce, qui combait d'aise son interlocuteur.

Et comme ça, reprit-il, en roulant lentement son tabac, vous avez de la famille, là-bas?

Un peu agacée par cette incursion dans sa vie privée, la jeune fille répliqua:

—Mais non!... Au reste, je ne demeurerai pas à Sainte-Clotilde... Une voiture doit me conduire au "Redouté".

Cette fois, l'homme lâcha tout à fait sa cigarette, qui alla se perdre entre ses genoux joints.

Il examina en dessous son inter-

## LES FEMMES QUI FONT PARLER D'ELLES



### Manquant de sommeil, elle va se noyer !

On a demandé à la police de faire des recherches pour retrouver la blonde Doris Major, (ci-dessus), vendeuse de cigarettes dans un hôtel fashionable de Washington, D.C., et disparue mystérieusement depuis plusieurs jours. Mlle Major laissa l'hôtel à minuit, un soir, et déposa une note à son appartement, pour sa petite amie, disant qu'elle ne pouvait pas dormir et qu'elle s'en allait nager dans la rivière Potomac. Depuis on ne l'a plus revue. La police américaine fait d'actives recherches pour retrouver cette jeune femme de 27 ans.

Voici le portrait de James Stanley Joyce, millionnaire de Chicago et de son épouse actuelle dont il veut divorcer pour cause d'infidélité. Son maître d'hôtel, croyant rendre service à son patron, s'empressa de lui révéler les nombreuses affaires sentimentales dans lesquelles Mme Joyce était engagée depuis longtemps, à l'insu de son époux. James Stanley Joyce est l'ex-époux de la populaire Peggy Hopkins-Joyce à laquelle la presse a accordé tant de publicité, à la suite de ses multiples mariages.



### Ambitieuse

Mme Madeleine de Fontanges, actrice et femme écrivain de France, fut acquittée de sa tentative de meurtre sur la personne du comte Charles Pineton de Chambrun. Comme elle a raté son coup avec Mussolini, dont elle se disait la bonne amie, Madeleine de Fontanges a décidé de tourner les yeux ailleurs. C'est le général Franco, d'Espagne, qu'elle veut maintenant interviewer. Mais il est bien peu probable qu'elle ait, auprès du général, le succès qu'elle en espère. Madeleine vise haut, il lui faut absolument pour victime un général ou un dictateur !

### Future princesse



Nous vous présentons une future princesse Mdivani, dans la personne de Mlle Muriel "Honey" Johnson, fille de M. et Mme Harry T. F. Johnson, de Bronxville, N.Y., dont les fiançailles au prince David Mdivani seront annoncées bientôt. Ils se sont rencontrés il y a environ dix jours dans un hôtel de Venise la belle. Ils ont élaboré précipitamment leurs projets matrimoniaux, sous la lune du Lido parmi les gondoles gracieuses et au son des lointaines guitares.



### FATIGUEE DE SON PAYS



Barbara Hutton, mariée au comte Haugwitz-Reventlow, et héritière des millions de Woolworth (chaîne de magasins 5, 10, 15c), était revenue d'Europe sur le sol américain, pour y acheter une propriété sur la Long-Island. Inutile de dire que les offres pleuvaient de partout. Il n'y a que l'emplacement où se trouve la statue de la Liberté à New-York qu'on ne lui ait pas offert. Elle est repartie avec son époux à bord du "Bremen" sans avoir fait l'acquisition projetée. Barbara Hutton est ennuyée de la publicité fastidieuse qu'on lui fait aux Etats-Unis. Elle a donc décidé d'élire son domicile en Europe comme Lindbergh.

### AU PAYS DU DIVORCE



A gauche, vous voyez Mme Robert Guggenheim et à droite, Mme Tommy Manville, mieux connue sous le nom de Marcelle Edwards. Elles arrivent à Reno, là où les mariages se font et se défont avec la rapidité de l'éclair. Mme Guggenheim n'est pas exigeante, elle ne réclame que \$5.000 par semaine de pension alimentaire tandis que la jolie Marcelle se contente de prélever \$200.000 sur la fortune de son mari multi-millionnaire. Ces infortunés MM. Manville et Guggenheim ne semblent pas avoir de veine décidément, car ils en sont à leur quatrième et troisième aventures matrimoniales. Après quelque temps de mariage, leurs épouses fuient invariablement vers Reno, la capitale du divorce.

Pour vos repas  
d'automne  
Consultez  
Tante Julie  
dans  
Photo-Journal



## La table de bridge

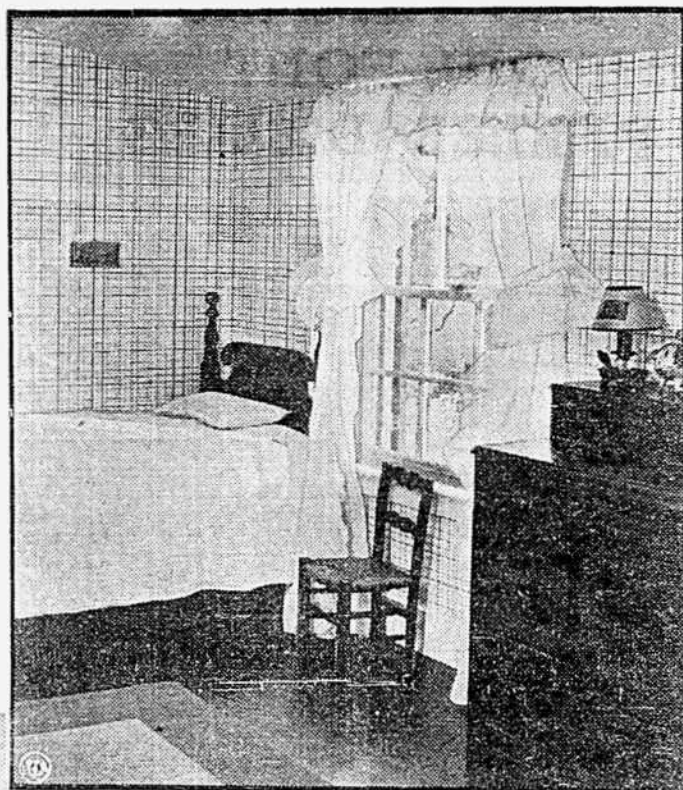
Dans les maisons opulentes où le bridge est presque une institution, on ne saurait se contenter d'une légère table à cartes volante. Celle que voici est en noyer, de style Reine Anne. Les quatre chaises sont assorties.

## Votre intérieur reflète votre personnalité



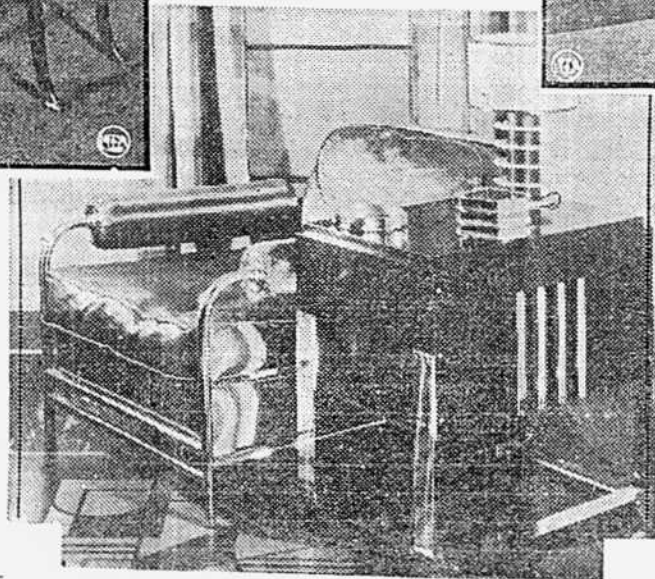
### UN COIN CONFORTABLE

Un gros fauteuil de cuir à monture de métal, dans lequel on est assis avec tout le confort désiré est par excellence le meuble qui convient dans le coin où on aime à lire, à fumer, ou... à rêver...



## La chambrette simple

Il faut peu de chose pour meubler joliment une chambrette. Celle que voici est charmante avec son lit couvert d'un couvre-pied clair et ses rideaux de mousseline blanche qui laissent à flots entrer le soleil.



## La femme sans visage

(Suite de la page 18)

locutrice... avec une telle insistance étonnée que la jeune fille interrogea, pour faire cesser la gêne qui s'emparait d'elle:

—Vous connaissez?  
—Le château de Clauza?... Qu'est-ce qu'on connaîtrait, alors, à Sainte-Clotilde?

Et il laissa tomber du bout des lèvres:

—C'est à neuf kilomètres.

Maintenant, il s'était remis à fumer, le dos appuyé à la cloison de bois, les yeux fixés sur la campagne fuyante, peu pressé, semblait-il, de continuer cette conversation qu'il avait voulu amorcer.

Une curiosité agita soudain Michelle.

—Il paraît que c'est un château très ancien, émit-elle.

L'homme haussa les sourcils:

—Vous n'y êtes donc jamais allé? demanda-t-il, méfiant.

—Non! C'est la première fois...

—Ceux du château ne sont point vos parents, alors?

Elle fit "non" de la tête.

—Bon sang! déclara-t-il entre deux bouffées, si vous allez là pour vous amuser, ma petite demoiselle, je vous souhaite bien du bonheur!...

—Oh! Je sais que la maison est en deuil...

—Ce n'est pas tant ça... C'est pas la mort de M. Philippe qui a changé les pierres ni la terre autour, hein?... Moi, rien que de voir ces murailles grises au-dessus du rocher, j'ai envie de me signer... Vous ne me feriez pas loger là quand vous me parleriez cher!...

—C'est un château fort, paraît-il?

—Oui... qui date du temps des Sarrasins... qu'ils disent... du temps que la mer arrivait encore à Algues-Mortes...

—Même que c'est pour ça qu'on

l'appelle le "Redouté", parce qu'il y avait des brisants où les bateaux venaient se périr... L'ancien phare qui servait à signaler aux marins cette sapristi de côte est encore debout...

—Mais, à cette heure, y a que les corbeaux pour l'habiter...

Le cœur serré, Michelle pensa à la jeunesse de Mme de Clauza, enterrée, toute vive, en ce sombre décor.

Elle ne put se tenir de demander:

—La veuve de M. de Clauza demeure-t-elle au "Redouté" toute l'année?

L'homme eut une hésitation, comme si une vague prudence eut retenu l'envie de parler qui le démanageait.

Il baises:

—On ne la voit guère au village... depuis la mort de son mari. Paraît que Madame — la mère du défunt, censé — la laisse point sortir.

Il parut, soudain, égayé par une idée cocasse. Sa face fine et rusée, plissée de mille rides, se détendit dans un rire silencieux et, penché vers Michelle, il prononça, les yeux allumés de malice:

—Ce serait peut-être qu'elle voudrait y faire épouser son beau-frère à la femme de M. Philippe...

—Son beau-frère!... répéta la jeune fille, décontenancée. Quel est celui-là?

—Le Sauvage, pardi!... Le Loup-Garou!... Hé! hé!... maintenant qu'il reste seul héritier et que la Parisienne n'a plus l'argent de son mari, la vieille dame a bien pu faire cette combinaison-là!...

—Malheur! fit-il, après un temps, tandis que son interlocutrice, gênée par ces confidences inattendues, détournait les yeux, ce serait un crime!... Parce que, voyez-vous, avec tout son argent, y a pas une fille du village qui en voudrait, du Loup-Garou!...

"Péché!... Elle mourrait de peur avant qu'il l'ait seulement approchée!

Il ajouta, avec une grimace moqueuse, se penchant vers Michelle, interdite:

—J'ai idée, moi, qu'elle a autre chose en tête, la jeune Mme de Clauza...

Le brusque arrêt du train en gare de Sainte-Clotilde mit fin aux perplexités de la voyageuse, que cet étrange discours avait plongé dans un étonnement sans bornes.

Remettant à un moment plus propice le soin d'éclaircir ce que les propos de son compagnon de route présentaient pour elle d'énigmatique, elle se hâta de rassembler ses paquets.

\*\*\*

En descendant à la petite gare de Sainte-Clotilde, Michelle ne put se défendre de cette secrète angoisse qui nous prend chaque fois que nous nous trouvons au bord de l'inconnu...

Mais, plus fort que ce sentiment légitime, dominait en elle une impatiente curiosité à l'endroit de la jeune habitante du domaine où elle allait vivre ses premiers mois d'exil.

La femme de Philippe de Clauza était, à ses yeux, une manière d'héroïne. En fait, on avait beaucoup parlé d'elle à l'époque où la courtoisie le célèbre peintre, et l'écho de ces propos était, naturellement, arrivé jusqu'à l'école que fréquentait Michelle.

On disait qu'elle était la Muse tutélaire, l'inspiratrice qui avait fait fleurir, en cet homme, le génie prêt à éclore, et qu'elle demeurait son unique modèle, la seule femme qui ait passé dans sa vie.

En effet, jusque-là, en dépit de nombreuses et pressantes objurgations, Clauza s'était toujours refusé à faire du portrait. Aucune brillante artiste en mal de publicité, aucune grande dame tentée par le talent et la notoriété du jeune maître n'avait réussi à obtenir de ce dernier qu'il

voulût bien fixer ses traits sur la toile.

Mais cette petite subalterne obscure avait traversé sa route et, brusquement, son talent changea de face.

Laisant de côté les pures créations de l'imagination qui, seules, l'avaient tenté jusqu'ici, il s'était mis à peindre d'après nature. Sa peinture y avait gagné quelque chose de plus humain, de plus émouvant et de plus sensible, et c'est à dater de ce jour qu'il conquiert ses plus beaux lauriers.

Ce fut le visage de celle qu'il aimait, un visage très pur de Madone espagnole, mystique et tendre, qui éclaira chacune de ses œuvres.

Elle, dans cette Nymphé au Bois Sacré, qui avait été, trois ans plus tôt, un révélation; elle encore, dans la Sainte Sarah, couronnée à la saison suivante; elle, enfin, dans cette Diane aux abois qui avait définitivement consacré sa gloire.

Or, telle était la prestigieuse maîtrise de ce talent qu'il avait su arracher à son modèle unique mille expressions diverses, comprendre les différentes facettes de sa beauté et les traduire dans des compositions de nature absolument dissemblables.

Mais, dans chacune, on retrouvait le même thème: ses tableaux, comme des hymnes, chantaient la pureté et le charme d'une femme, celle qu'il avait faite sienne et dont il avait fixé sur ses toiles l'image charmante, moins avec son pinceau qu'avec son cœur...

Michelle savait tout cela et elle se sentait un peu émue, un peu intimidée aussi, à l'idée de se trouver bientôt en face de Jacqueline de Clauza.

Déjà, elle connaissait son visage... son visage joyeux et pur de la Nymphé au Bois Sacré... l'autre, celui, hiératique et grave, de la Sainte Sarah, aux belles mains jointes... et, enfin, le pathétique et farouche masque de la Diane surprise, si fière en son émoi peureux...

Maintenant, elle allait lui voir celui que les larmes avaient buriné; mais, ce visage-là, l'artiste ne pourrait pas en saisir l'émouvant reflet!

LE "REDOUTE", CE 2 AVRIL

En calligraphiant, tout à l'heure, sur la couverture de carton de ce cahier qui me rappelle mes lointaines classes, ce titre désuet: *Mon Journal*, j'ai évoqué la moue ironique que ferait Paulette si elle était, à cette minute, penchée sur mon bureau.

Elle ne manquerait pas de secouer ses blanches épaules en murmurant, dédaigneuse:

—Ma pauvre vieille! Es-tu assez "ancien bateau"!... Un journal?... comme dans les romans de Mlle Zénaïde Fleuriot... Tu n'aimerais pas mieux méditer sur les dernières théories de Freud ou potasser les moteurs pour motocyclettes?... Au moins, tu serais à la page.

A la page... Y serai-je jamais?... Et quand me débarrasserai-je de cette humeur absurde et romanesque?

Je me moque de moi-même en songeant au dernier tour que m'a joué la Folle du Logis qui, chez moi, est plus folle qu'ailleurs... et à la sottise émotion qui s'était emparée de moi, hier, en débarquant dans cette station inconnue où je savais trouver Mme de Clauza.

Tandis que je cherchais des yeux, parmi les personnes postées au portillon d'arrivée, la funèbre silhouette alourdie de crêpe, je me suis entendue interpellé:

—Mademoiselle Michelle Jarsailon?

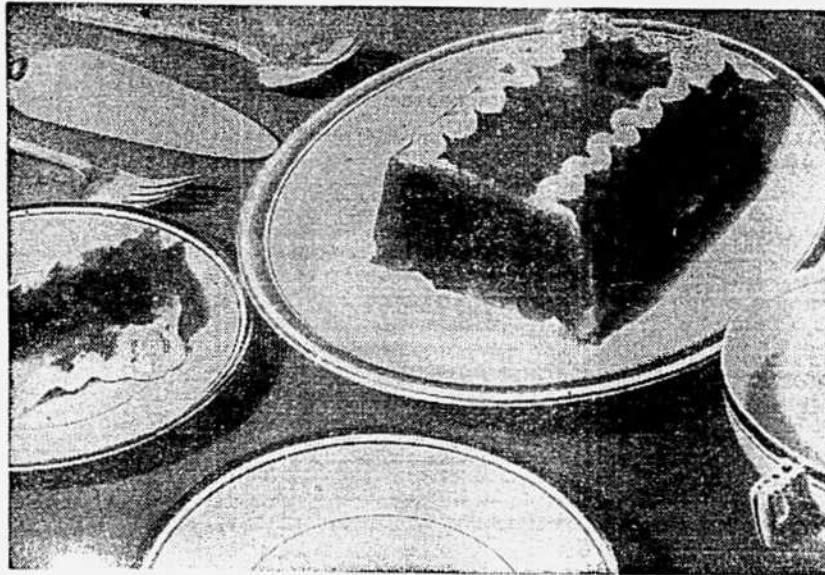
Je me retournai vers l'heureuse propriétaire de ce timbre harmonieux et, avec un coup d'œil surpris vers mon élégante interlocutrice dont l'impeccable tailleur sport, venu indiscutablement de la rue de la Paix, étonnait en ce décor campagnard:

# Les bonnes recettes canadiennes

## POUDING AUX ATOCAS

1 livre d'atocas  
2 1/2 tasses de sucre  
8 tranches de pain sec

Faites cuire les atocas avec le sucre. Enlevez les croûtes des tranches de pain et placez les tranches au fond et sur les côtés d'un plat à pouding en ajustant bien les tranches pour laisser le moins d'espace possible. Versez au milieu les fruits chauds et recouvrez avec les dernières tranches de pain. Sur le tout, étendez un papier ciré et placez un objet plat pour le maintenir en place. Laissez refroidir avant de le mettre dans la glacière pour plusieurs heures avant de s'en servir. Retournez dans une assiette et décortez avec de la crème fouettée. Vous servez avec une sauce à la costarde. Vous en aurez pour huit personnes.



Un dessert nouveau pour plaire à toute la famille: le pouding aux atocas avec une sauce à la costarde.

## SAUCE A LA COSTARDE

1 tasse de lait  
2 jaunes d'oeufs  
3 cuil. à soupe de sucre  
1/4 cuil. à thé de sel  
1/2 cuil. à thé de beurre  
1/2 cuil. à thé de vanille  
1 blanc d'oeuf.

Réchauffez le lait au bain-marie. Mélangez les jaunes d'oeufs, le sel et le sucre, ainsi qu'une petite quantité de lait. Versez dans le lait chaud, sur un feu pas trop vif, et brassez constamment jusqu'à ce que le mélange épaississe un peu et colle à la cuillère. Retirez du feu, ajoutez le beurre, la vanille, le blanc d'oeuf fouetté ferme. Faites refroidir.

## Flétan à la poulette

1 1/2 livre de flétan.  
4 cuil. à soupe de beurre  
1 cuil. à soupe de jus de citron  
1 tranche d'oignon  
3 cuil. à soupe de farine  
1 oeuf cuit dur  
1 1/2 tasse de lait  
Sel et poivre  
Persil et rondelles de citron.

Coupez le poisson en filets, faites fondre le beurre et ajoutez le sel et le poivre, le jus de citron, l'oignon haché; trempez chaque filet dans ce mélange, saupoudrez de farine et faites rôtir à la poêle. Après cuisson, déposez les filets dans un plat chaud; versez autour une sauce blanche; décorez avec l'oeuf dur et le persil, et servez avec des rondelles de citron.

## Bifteck de Hambourg aux oignons

Faites passer 1 1/4 livre de boeuf du dessus de la ronde deux fois par le hachoir. Assaisonnez de sel et de poivre noir. Ajoutez le blanc d'un oeuf légèrement battu; façonnez en morceaux de forme ovale de 3/4 de pouce d'épaisseur. Faites griller dans une poêle bien graissée et chaude. Faites saisir d'un côté puis de l'autre. Enlevez puis mettez dans un four chaud et faites cuire 8 ou 10 minutes. Retournez une fois pendant la cuisson. Enduisez de beurre mou. Ayez des oignons sautés tranchés et chauds et recouvrez chaque bifteck d'une couverture d'oignon. Servez avec de la sauce brune.

## Sauce au citron

2 c. à table de beurre  
1/4 de tasse de sucre  
1-3 de tasse d'eau  
1 c. à table d'essence de citron  
2 c. à table de fécula de maïs

Faire bouillir l'eau, ajouter le sucre vivement. A l'ébullition, verser la fécula, mais délayée dans un peu d'eau froide. Laisser mijoter 2 ou 3 minutes, ajouter le beurre et aromatiser d'essence ou d'un jus de citron. Servir chaud.

## Sandwich aux olives et aux noix

Olives  
Mayonnaise française  
Noix

Feuille de laitue

Hacher les olives et les noix, ajouter la mayonnaise pour faire une pâte épaisse. Etendre ce mélange sur une feuille de laitue, mettre entre des tranches de pain bien beurrées. Couper les tranches de pain en 4, rassembler deux des parties ensemble, fixer avec 2 cure-dents, mettre les autres debout sur le côté. Décorer de persil.

## Tarte à la citrouille

1/4 tasse de citrouille cuite à la vapeur  
1 c. à thé de cannelle  
2 c. à s. jus d'orange  
2 oeufs  
1 tasse de lait  
1/2 tasse de cassonade  
1 c. à thé de gingembre  
1/2 c. à thé de sel  
1/2 tasse d'eau.

Mettez les substances dans l'ordre donné et versez dans une croûte de pâtisserie non cuite. Placez dans un fourneau chaud (450° F.) pour laisser la croûte se durcir. Après dix minutes, refroidissez, réduisez la température à 250° F. pour le reste du temps. Faites cuire environ 1 heure. Suffit pour 1 tarte.

## Crème au panais

4 tasses de panais en dés  
3 tasses de lait  
5 c. à table de graisse  
7 c. à table de farine  
5 c. à table de beurre  
sel et poivre

Faire fondre le beurre et la graisse, ajouter la farine, bien mélanger, verser le lait par petites quantités, après l'avoir fait chauffer à part, laisser mijoter 5 ou 6 minutes, verser dans une passoire, faire bouillir le panais 35 minutes, assaisonner au goût, couper en dés, ajouter les panais à la crème. Servir chaud.

## Pouding au suif

2 oeufs  
1/4 tasse de sucre blanc  
1 tasse de lait doux  
1 tasse de suif haché  
1 c. à table de mélasse  
1 1/2 c. à thé d'épices  
2 c. à table de poudre  
2 tasses de farine

Mélanger tous ces ingrédients dans l'ordre ci-haut donné et cuire à la vapeur pendant trois heures. Servir avec sauce au citron.

## Soupe aux fèves

2 tasses de fèves blanches  
4 pintes d'eau froide  
1 oignon  
1 carotte  
1 feuille de laurier  
2 branches de céleri  
1/2 livre de lard salé  
Sel et poivre.

Lavez les fèves, et faites-les tremper dans l'eau froide toute la nuit. Le lendemain, mettez le tout dans une soupière et faites cuire pendant trois ou quatre heures.

## Pommes de terre bouillies

12 pommes de terre  
Eau et sel

Peler délicatement les pommes de terre. Rincer deux fois à l'eau claire. Mettre dans un chaudron, les couvrir d'eau bouillante, laisser bouillir jusqu'à ce qu'elles soient cuites.

## Moutarde française

1 tasse de vinaigre  
3 c. à table de sucre  
3 c. à table de farine  
1 tasse d'eau  
1/2 c. à thé de sel  
1 c. à table de moutarde

Faire bouillir le vinaigre et l'eau, ajouter le sucre, et le sel, faire griller la farine ajouter la moutarde et délayer avec un peu de vinaigre, verser dans le vinaigre bouillant, mijoter 10 minutes. Laisser refroidir.

## Choux-fleurs cuits au four

1 moyen chou-fleur  
1/2 tasse de miettes de pain versées en brassant dans 1 c. à s. de beurre fondu.

Enlevez les feuilles et taillez la tige du chou-fleur. Faites tremper durant 5 minutes dans une solution d'une c. à s. de vinaigre, 1 c. à thé de sel et 1 pinte d'eau froide pour enlever les saletés et les insectes. Faites cuire en entier, la tige en haut jusqu'à amollissement (environ 10 minutes) dans de l'eau bouillante salée. Mettez le chou-fleur dans une lèchefrite beurrée, et versez dessus une sauce blanche et couvrez-le de miettes de pain beurrées. Faites roussir dans un fourneau modéré. Suffit pour six.

## Poireaux braisés

Lavez des poireaux, coupez-les par tranches; les faire cuire à l'eau bouillante salée, pendant 12 à 15 minutes, égouttez-les. Faites fondre du beurre ou de la graisse de rôt, y ajouter les poireaux avec du sel, du poivre, un peu de sucre, et finissez la cuisson dans le fourneau pendant 30 à 40 minutes.

## Gigot de mouton farci

Enlevez l'os d'un gigot de mouton et le surplus de graisse, puis remplissez la cavité avec une farce de volaille. Faites fondre du beurre dans un chaudron en fer, y mettre des rondelles de carottes, puis le gigot et faites dorer de tous les côtés. Ajoutez un peu de bouillon de temps en temps et laissez cuire à feu doux. Quand la cuisson est à moitié, assaisonnez de sel et de poivre et finissez la cuisson dans le fourneau chaud, en arrosant souvent. Retirez la viande, dégraissez un peu la sauce et épaississez avec de la fécula de maïs (cornstarch) délayée avec un peu d'eau froide.

## Côtelettes d'agneau panées

Assaisonnez des côtelettes d'agneau de sel et de poivre, badigeonnez-les d'huile ou de beurre fondu; couvrez-le bien également de mie de pain émiettée; faites griller à feu doux, environ un quart d'heure.

## Fressure de lard

2 livres de fressure de lard  
1 c. à thé de gros sel  
4 c. à table de graisse de rôti  
Persil  
Laitue  
1/2 tasse de vinaigre  
4 tasses d'eau  
Morceau de pain grillé  
4 c. à table de beurre  
Sel et poivre

Couper la fressure en tranches minces, mettre dans un plat profond, ajouter le sel, le vinaigre et l'eau, faire mijoter 8 minutes, enlever, égoutter, faire fondre la graisse et le beurre dans une poêle, faire frire la fressure, servir avec pain grillé et persil.

## Sauce à la crème pour les desserts

1/4 tasse de beurre  
1 tasse de sucre en poudre  
1/2 cuil. à thé de vanille  
1/2 tasse de crème

1/2 cuil. à thé de jus de citron. Défaites le beurre en crème, ajoutez le sucre graduellement puis les essences, et en dernier lieu, la crème. Se sert avec les desserts chauds ou froids.

## Ragoût aux huîtres

1 chopine d'huîtres  
2 tasses de lait  
2 c. à s. de beurre  
1 c. à thé de sel  
1 c. à thé de poivre  
1/2 c. à thé de sel de céleri  
1 c. à s. persil haché  
Poture rouge.

Lavez soigneusement les huîtres, enlevant les morceaux d'écaillage. Faites chauffer dans leur propre liquide, jusqu'à ce que les bords se courbent. Assaisonnez et ajoutez avec le beurre et le persil aux deux tasses de lait. Suffit pour six.

## Salade à l'agneau

2 tasses d'agneau  
1 poireau  
4 c. à table de mayonnaise  
2 tasses de céleri  
Sel et poivre  
Laitue  
Tomates

Hacher la viande, le céleri, le poireau, mélanger le tout, assaisonner au goût, ajouter la mayonnaise, placer sur feuilles de laitue, garnir de tranches de tomates.

# Modes d'automne

Les journées  
d'automne, tantôt  
chaudes tantôt  
froides, nous suggèrent  
de porter ces petits  
costumes de lainage  
qui ont l'avantage  
d'être confortables,  
sans être lourds,  
et celui de bien  
habiller celles qui  
les portent



Les jeunes étudiantes des grandes universités américaines adoptent des modes très simples et pratiques, qui ne les empêchent pas d'être chic. C'est la formule même pour la jeunesse, d'ailleurs.

Les costumes de lainage sont mis en vedette par le groupe du haut. L'une des jeunes filles porte un trois-pièces de lainage vert forêt, et sa compagne, un ensemble quadrillé bleu marine et blanc. La troisième est vêtue d'un jumper beige, qui recouvre un chandail brun. Les deux jeunes étudiantes de gauche sont vêtues, l'une d'une jaquette de suède jaune sur une blouse verte, et l'autre d'une blouse de toile imprimée. Enfin, les deux du bas portent, la première, une robe de laine tricotée à ceinture de cuir, la seconde, une robe de lainage bleu marine et une petite jaquette quadrillée.



L'élégance des  
étudiantes;  
simplicité  
et chic





### Deux robes d'un chic parfait

Deux exquises toilettes d'après-midi. La première, à gauche est en crêpe noir. L'effet de tunique est charmant. Un collier et un bracelet de grosses perles de bois doré en font le seul ornement. La seconde, en crêpe vert sombre, s'agrémente, à l'encolure, de deux clips d'argent ciselé.



### Pour l'après-midi

D'une incontestable nouveauté, ce deux-pièces d'après-midi, fait de duvetine de soie bleu marine. Notez les bandes horizontales du corsage et l'écharpe, qui retombe au dos.



### Blanc et gris

Sur une robe deux-pièces de lainage gris, on a posé un grand col et de volumineux poignets de piqué blanc, qui contrastent agréablement avec les boutons et la ceinture, qui sont bleu marine.



# Consultez-le PHOTO-JOURNAL pour les modes d'automne

## Noir et blanc



Les broderies d'or ou d'argent sont fort en vogue cette saison, de même que les broderies de paillettes. Voici une fort jolie robe de crêpe noir, qui s'orne de branches de feuillage brodées en fil d'or. Remarquez la ceinture, également de cuir d'or.

## Nouveau papa à Hollywood



Gary Cooper est fier de sa paternité. On le voit ici avec sa femme, Sandra Shaw qui vient de lui donner un enfant. Le bébé pesait sept livres à sa naissance. Ce fut une fille mais aucun nom n'a encore été choisi. Cooper a obtenu un congé du studio lorsque l'événement s'est produit.

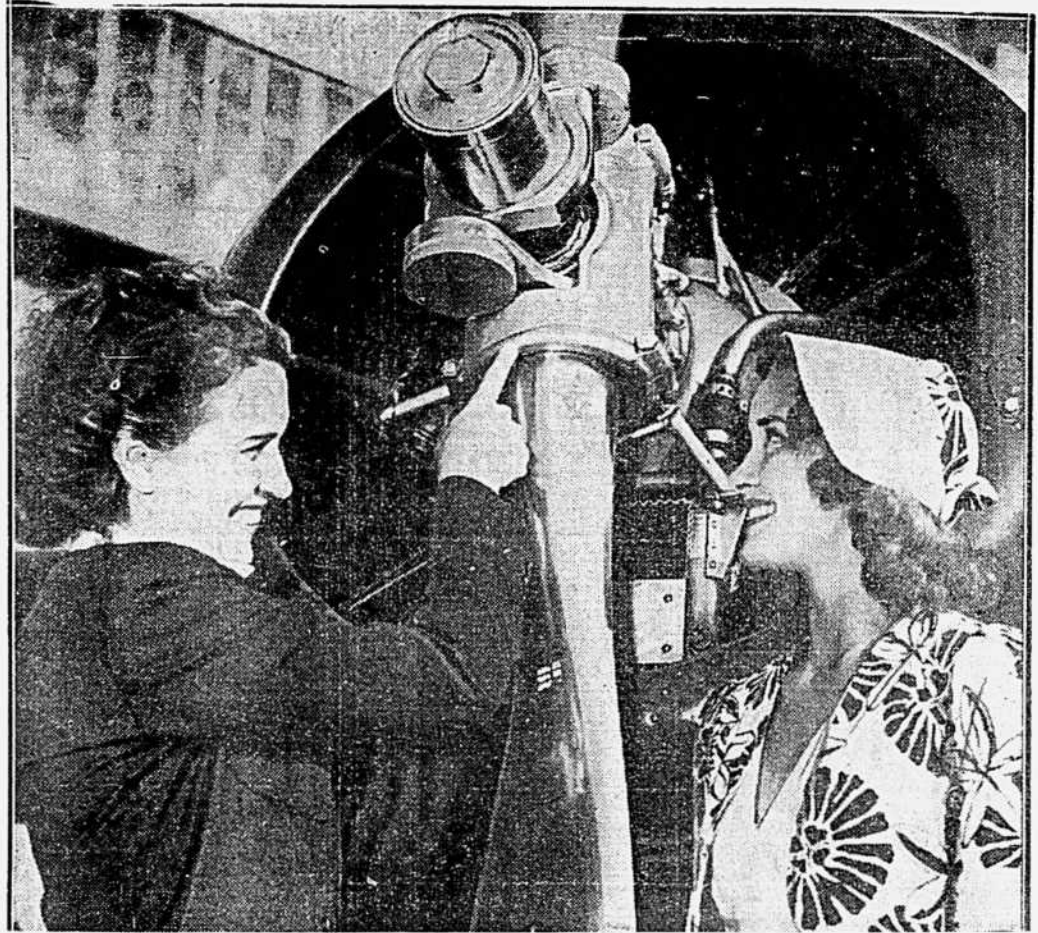
☆☆☆

## Nouvelle carrière



Mae Clarke, la ravissante partenaire de James Cagney, dans "Great Guy", vient de quitter définitivement l'écran pour se marier. Elle dit qu'elle en aura assez d'être épouse sans jouer au cinéma.

# CINE-PHOTOS



## C'est plus difficile dans l'air

L'aviatrice Jacqueline Cochran, la seule femme à concourir dans la course aérienne Bendix, explique à l'actrice de l'écran Marian Marsh, le fonctionnement de son hélice reversible, attaché au moteur de son rapide avion de course. Malheureusement, Miss Cochran ne s'est pas classée victorieuse dans l'épreuve. Miss Marsh avait été choisie comme reine de la course.

## Nouveau contrat



Arrachée à Broadway par Hollywood, Helen Broderick, la charmante comédienne, a décidé de s'y installer définitivement à la suite d'un contrat de trois ans qu'elle vient de signer avec une firme d'Hollywood.



## Mariage princier

Le prince Ernst Rudiger von Starhemberg, ancien vice-chancelier de l'Autriche, épouserait bientôt, d'après une rumeur persistante, l'actrice de la scène et de l'écran Nora Gregor, que l'on voit ci-haut. Le prince, un fervent catholique, cherche à faire annuler son mariage avec la comtesse Maria Elizabeth Salm-Reifferscheidt.



# La surprise chez les vedettes d'Hollywood

## Drôle de mariage



Constance Worth

Voici Constance Worth, la femme de l'acteur de cinéma George Brent. Son mari la poursuit en instance de divorce devant une Cour de Los Angeles, prétendant que leur mariage, célébré il y a quelques semaines au Mexique, n'était pas valide d'après la loi. Miss Worth a déclaré que trois semaines après son mariage, Brent lui avait dit carrément qu'il en avait assez d'elle.

☆☆☆

### Un ingénieur sérieux

Joe Delfino est un homme consciencieux. Il est ingénieur du son dans les studios d'Hollywood. Au-dessus, on le voit dans son cabinet de bruiteur. A gauche, pour rendre un coup de poing réaliste, il s'administre lui-même un direct à la mâchoire. Le métier de bruiteur n'est assurément pas rigolo que celui d'acteur.

☆☆☆☆☆

Tallulah Bankhead et son mari, l'acteur John Emery, photographiés après leur mariage, à Alabama, chez les parents de Miss Bankhead.

Au-dessus: Robert Taylor, le don Juan d'Hollywood, assailli dans un hôtel de Londres, où il est présentement. Mais ce sont des femmes qui l'attaquent. Il s'en tirera facilement.

A gauche: Tony Martin et Alice Faye après leur mariage, à Yuma, Arizona.

## Vers un avenir brillant



Doris Nolan vient de remporter plusieurs succès à l'écran et elle doit bientôt tourner son premier film comme vedette. On croit que John Boles lui donnera la réplique. On sait qu'elle tourna avec lui dans "As Good as Married".

# LES MOTS CROISES de "PHOTO-JOURNAL"

## Horizontal

- 1—Qui galope (féminin). — Famille de plantes dicotylédones dialypétales superovariées.
- 2—En les — Rassasiés de — Lame chitineuse — Ce qu'on boit — Règle double —
- 3—Rejeton qui pousse au pied d'un arbre — Petit cabinet.
- 4—Chef lieu d'arrondissement, sur le Calavon — Pronom personnel — Conjonction — Triage — Planche de bois.
- 5—Fait ou tente avec audace. — Faire usage, se servir — Cholsi.
- 6—Participe passé du verbe pouvoir — Saison — Terminaison — Coupé jusqu'à la peau — Légumineuse — Crédit.
- 7—Corps céleste — Pronom personnel — Ecorce du chêne — Le Vent de l'est chez les Grecs.
- 8—Chaîne du Sud-Est de la France qui prolonge à l'Est, le mont Ventoux — Coup de baguettes — Genre d'oiseaux grimpeurs — Synonyme de Hélas — Querelle accompagnée d'injures et de coups.
- 9—Coïère — Cette chose-là — Se soutenir et avancer sur l'eau par le mouvement de certaines parties du corps — Ecorce du chêne.
- 10—Négation — Note de la gamme — Morue (en anglais) — Femelle du canard — Ville de Chaldée — Note de la gamme.
- 11—Adjectif possessif — Aversion (figuré) — Article contracté.
- 12—Règle double — Qui exprime une douleur physique — Substance dure et compacte des arbres — Préfixe qui indique réunion. Particule négative.
- 13—Temps du verbe être — Fleuve d'Italie — Fille d'Inachos. — Action ou art de lancer
- 14—Ville des Etats-Unis sur l'Hudson — Fit à la messe la consécration du pain et du vin — Nom grec du dieu de l'Amour.
- 15—Disciple, écolier — Temps du verbe dîner — Malagnté, haine cachée (figuré).
- 16—Symbole chimique du Baryum — Rompre ou arracher les dents d'une personne, d'un peigne, d'une scie — Vigilant, vif — Pronom personnel.
- 17—Levant, Orient — Disposée en lignes onduleuses — Sans variétés — Conjonction qui marque la preuve, la raison de la proposition avancée.
- 18—Golfe de la mer de Chine — Triage — Article contracté — Qui n'admet pas de division — Temps du verbe vouloir.
- 19—Lac de la Russie — Ville d'Autriche, affluent du Danube — Négation — Ile de la mer Tyrrhénienne.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
1																				
2																				
3																				
4																				
5																				
6																				
7																				
8																				
9																				
10																				
11																				
12																				
13																				
14																				
15																				
16																				
17																				
18																				
19																				
20																				
21																				
22																				
23																				
24																				
25																				

## Vertical

- 1—Gelée des eaux — Qui a la teinte laiteuse et blanchâtre, les reflets irisés de l'opale (féminin) — Excès d'embonpoint — Adjectif possessif.
- 2—Le premier dans son genre — Détérioration que produit l'usage ou le frottement — Tesson, crâne — Lieu de refuge — Préfixe qui indique réunion.
- 3—Petite pomme rouge — Anagramme de ter — Unité de mesure de longueur, servant de base à tout le système des poids et mesures — Qui n'a point de poil (inverse) — Préposition signifiant à travers.
- 4—Métal précieux — Epoque — Particule qui, jointe au mot oui, donne plus de force à l'affirmation ou à la négation — Dieu des vents — Vaste amas d'eau salée — Année.
- 5—Beignet soufflé — Tiré une chose de la place où elle est — Préfixe — Capitale du Japon — Rivière de Bavière — Suinté.
- 6—Adoucis, calmé — Ile de l'Atlantique — Arbrisseau de la Chine — Air agité par un moyen quelconque — Celui qui se fait le défenseur d'une personne, d'une idée (figuré).
- 7—Qui n'a pas d'effet légal — Minéral à structure lamelleuse, réduite en poudre, s'emploie en pharmacie et dans l'industrie — Résidu de toute combustion — Linge noué où l'on a mis une drogue pour la faire infuser.
- 8—Pareils, semblables — Temps du verbe avoir — L'un des Juges d'Israël — Fleuve d'Italie — Coloris du visage — Ancien nom de l'Archipel.
- 9—Ville de Chaldée — Otée la bonde — Pronom personnel.
- 10—En les — Situé — Librement, sans obstacle — Monsieur (en anglais) — Préfixe signifiant égalité.
- 11—Pour la troisième fois — Tranquille, calme — Année — Fin qu'on se propose — Parcours des yeux.
- 12—Homme très avare — Fils d'Aleinois, roi des Phéaciens, qui accueillit Ulysse après son naufrage — Pronom personnel.
- 13—Entrave qu'on attache au paturon des chevaux pour les retenir — Etendue de sol proche de la mer — Conjonction qui sert à lier une proposition à une autre — Temps du verbe lire — Conjonction qui exprime la négation — Monnaie chinoise.
- 14—Musette — Action de nager — Chemin par lequel on arrive dans un lieu — Fin, limite, par rapport au lieu où au temps.
- 15—A Rome, garde de nuit — Sol, à soi — Personne qui jouit d'un pouvoir absolu — Ancien nom de l'Irlande — S'en aller d'un lieu, se mettre en chemin.
- 16—Unité de mesure pour les surfaces agraires — Nom donné à l'Aurochs — Petit ruisseau — Assemblé par une netaille deux pièces de bois — Evènement fortuit — Colère (inverse).
- 17—Adjectif démonstratif — Assuré, convaincu — Coups de baguettes sur le tambour — Séparé, choisi parmi plusieurs — Fleuve torrentueux de France — Sacré-Coeur.
- 18—Habitation, logement — Ordre prescrit des cérémonies — Conformité d'efforts ou de pensées — Fer de prisonnier — Adjectif démonstratif.
- 19—Conjonction — Qui a rapport à la bouche — Légumineuses — Se dit, en numismatique, d'une figure couronnée de laurier — Symbole chimique du cuivre.
- 20—Substance dure, d'un goût âcre — Fabrique et magasin d'armes et de munitions de guerre — Divisée du haut en bas en deux parties égales — Article contracté.



(Solution de la semaine dernière)

## Les amants de la liberté en guenilles

(Suite de la page 7)

d'obtenir ces divers aliments, consiste à mendier de porte en porte, jusqu'à ce qu'il y ait assez de vivres pour la communauté. Le vieillard qui dirige la jungle cependant est exempt, lui, de cette corvée. Mais il doit s'occuper du soin des repas, dont le plat de résistance se compose d'habitude d'une variété infinie d'ingrédients formant ce qu'ils appellent un "stew".

### Philosophes !

Ce sont des philosophes, ayant, il est vrai, une philosophie à eux, et à laquelle, heu-

insurmontable n'est que légère difficulté pour eux. Ils vivent au jour le jour, sans s'inquiéter du lendemain. Leur santé est le moindre de leur souci, aussi ne connaissent-ils pas la maladie. En un mot, ils sont beaucoup plus heureux que la plupart de leurs contemporains.

### Paresseux par goût

Mais malgré les dispositions de caractère privilégiées qui les distinguent du reste des mortels, ils sont affligés aussi de très grands défauts, dont la majorité de ces derniers sont exempts.

Ils possèdent une très petite dose de courage et de persévérance. Il leur est impossible de s'adapter, comme le reste de l'humanité, à la vie ordinaire. Ce sont, pour la majorité, des phobiques du travail. Toute activité leur répugne. Ils fuient le labeur, si séduisante que soit la forme sous laquelle il se présente.

La moindre responsabilité les épouvante. Ils vivent en quelque sorte dans un monde à eux, fabriqué de toutes pièces, dans le but de satisfaire leur imagination vive et de combler leurs désirs inconscients non satisfaits. La réalité banale et laborieuse leur est insupportable. C'est pourquoi ils s'y soustraient et la fuient, cette triste réalité, qui implique nécessairement le travail.

L'enfer, pour eux, doit être un endroit où le travail est obligatoire; et le ciel un lieu où règne une inaction complète, une oisiveté totale, exempte de tout effort manuel ou intellectuel.

Et nul doute qu'ils sont des ennemis acharnés de la doctrine marxiste ou communiste, laquelle préconise la loi du travail obligatoire pour tous !

- 20—Equerre en forme de T — Genre de mammifères rongeurs — Pronom personnel — Tellement — Préposition qui indique la cause, le moyen — Conjonction copulative.
- 21—Mot arabe signifiant Fils — Rivière de France qui arrose Périgieux — Petite enclume portative.
- 22—Trop compact — Patriarche hébreu — Adverbe — Trois fois — Tout contre.
- 23—Genre de labiées très repandues, employées en médecine comme toniques — Billet d'identité et d'admission.
- 24—Particule du dialecte provençal — Longueur d'une aune — Carte à jouer — Titre des descendants de Mahomet — Symbole chimique du cuivre.
- 25—Petites clochettes pour appeler ou pour avertir — Qui appartient au clergé.

# RADIO-PHOTOS

## Quand toute la famille s'y met



Il ne s'agit pas ici d'une de ces querelles qu'on cache soigneusement en reprenant le sourire dès que surviennent des étrangers à la maison. Une affaire de famille, c'est quelques émissions radiophoniques qui nous sont présentées des Etats-Unis. Ainsi l'ensemble Whitney que l'on voit ci-haut est composé de Robert Whitney et de ses quatre soeurs: Noreen, Edith, Grace-et Edna. Ils jouent de la musique de chambre.



Et voici une autre famille radiophonique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ce sont de gauche à droite, Mme et M. Arthur H. Peterson, Arthur H. Peterson, fils, sa femme, Norma Ranson et son beau-frère, Glenn Ranson. Tous ont des programmes à divers postes de radio.

### Mère et fille



Et la petite Laura Topalian qui chante et s'accompagne elle-même à la radio est très heureuse d'avoir à ses côtés sa maman qui tourne les feuillets de l'album de musique.



Les Vasses sont fort connus à la radio ayant souvent été invités au programme de Ben Bernie. Ces cinq chanteurs sont frère et soeurs et se font entendre assez souvent aux Etats-Unis. Ce sont: Emily, Louisa, Sally, Frank et Virginia.



Mais si la radio est quelquefois une affaire de famille, c'est aussi l'affaire de tout le monde, comme on peut le voir ici. Les deux reporters de l'air Parks Johnson et Wallace Butterworth sont entourés d'une foule où chacun voudrait bien être interviewé.

Ceux qui habitent en dehors de Montréal peuvent s'abonner à

### PHOTO-JOURNAL

en écrivant à

1242, rue Saint-Denis

ABONNEMENTS:

Canada . . . \$2 par année  
(\$1.25 pour 6 mois)

Etats-Unis . . . . \$2.50  
(\$1.50 pour 6 mois)

## Club féminin de balle-molle "Rovers"



Voici la formidable équipe des "Rovers" de Rosemont qui a joué, en finale, dimanche dernier, contre la puissante équipe du "Northern Athletic". La coupe du championnat fut remportée dimanche, par "Rovers", par 22 à 21.

## L'équipe de crosse de Longueuil

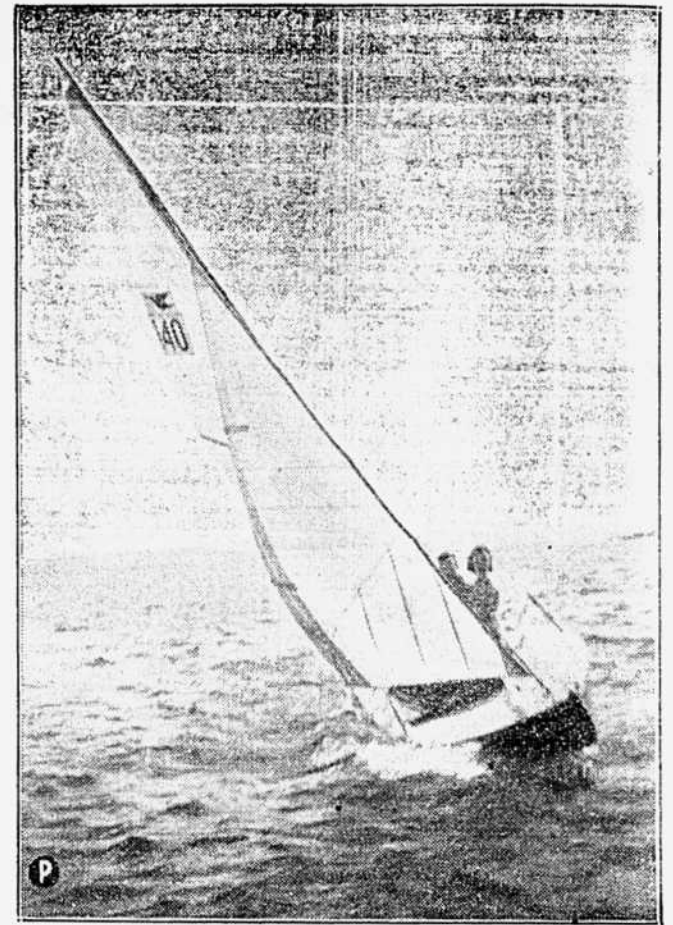


Voici l'équipe junior de crosse les "Lions" de Longueuil, qui joua contre le club junior de Brébeuf, lors du festival sportif au collège jésuite de la Côte-des-Neiges. (Voir autres photos p. 29). On remarque sur cette photo: première rangée, de gauche à droite: M. Desjardins, R. Trahan, A. Saint-Pierre, P. Brault. Deuxième rangée: I Ducharme, P. Vanier, D. D'Orsonnens, G. Bourdon, B. Hanley, A. Bourdon, A. Saint-Pierre, capitaine du club.

## Concours de Baseball

Notre concours de baseball a remporté un succès qui dépasse nos espérances. Les concurrents se comptent par milliers et la tâche des scrutateurs de bulletins n'est pas encore terminée. Il reste encore plusieurs milliers de bulletins à vérifier. Jusqu'ici une quinzaine de concurrents ont deviné juste le pourcentage de fin d'année des clubs champions des trois ligues: Newark — Internationale, 717; New-York — Américaine, 662; New-York — Nationale, 625.

Les noms des gagnants seront publiés la semaine prochaine.



## Photographie primée

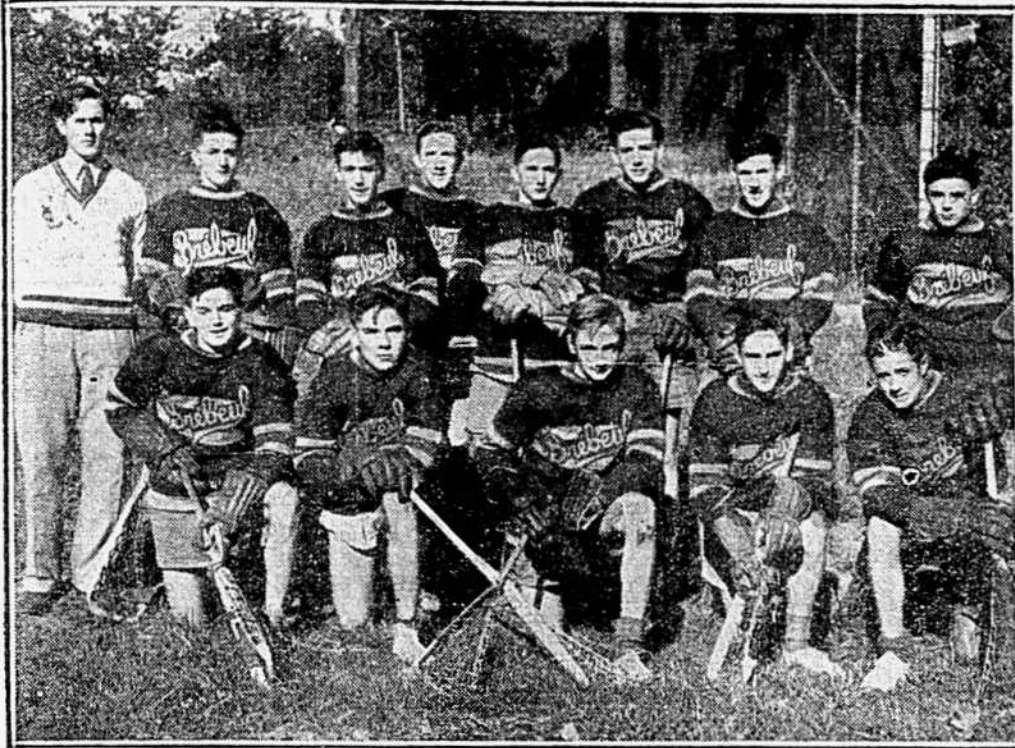
Cette magnifique photographie de vacances fut primée par PHOTO-JOURNAL. Elle fut prise par M. Paul Bailey, de Sherbrooke, sur le Petit Lac Magog.



## Telle mère, telle fille!



Anna-May Sutton Bundy fut, dans son temps, une célèbre joueuse de tennis. C'est elle que vous voyez à gauche, lorsqu'elle remporta le championnat féminin de lawn-tennis des Etats-Unis, en 1904. Dorothy-May, sa fille, à droite, suit les traces de sa mère... Seule la toilette de "court" a changé!



L'équipe senior de la crosse du collège Brébeuf



L'équipe junior de la crosse

# Festival sportif du collège Jean-de-Brebeuf

PHOTOS EXCLUSIVES



Paul Charpentier, du Brébeuf, accomplissant un saut en hauteur.

...

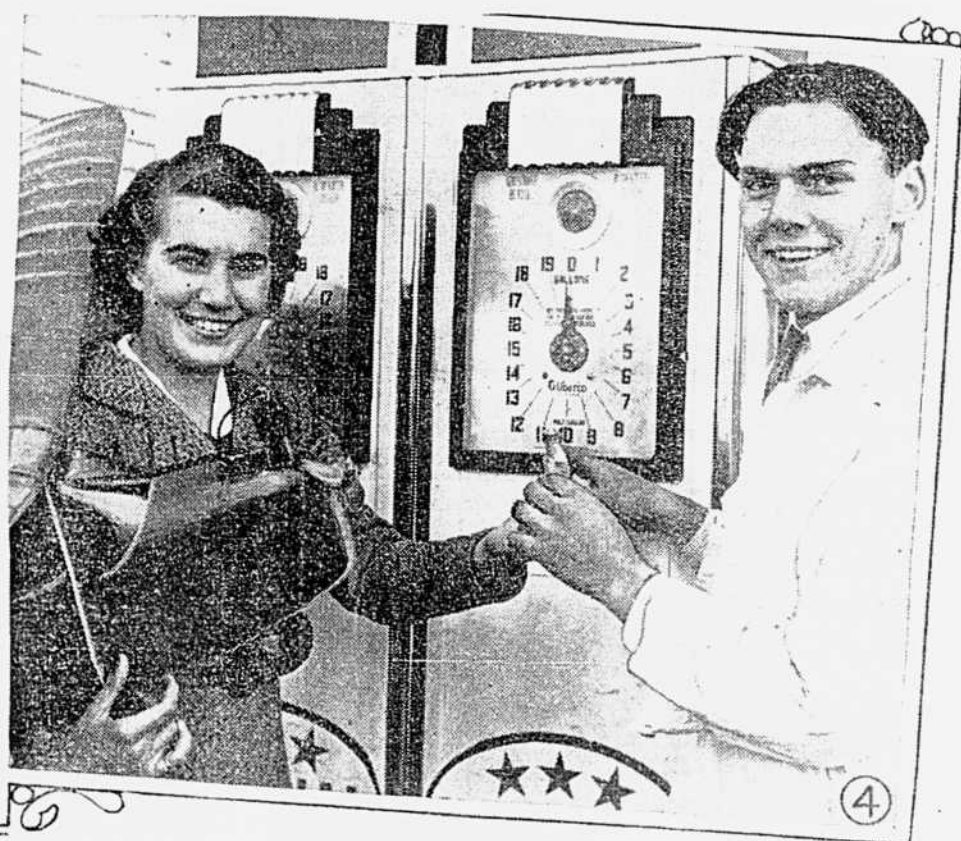
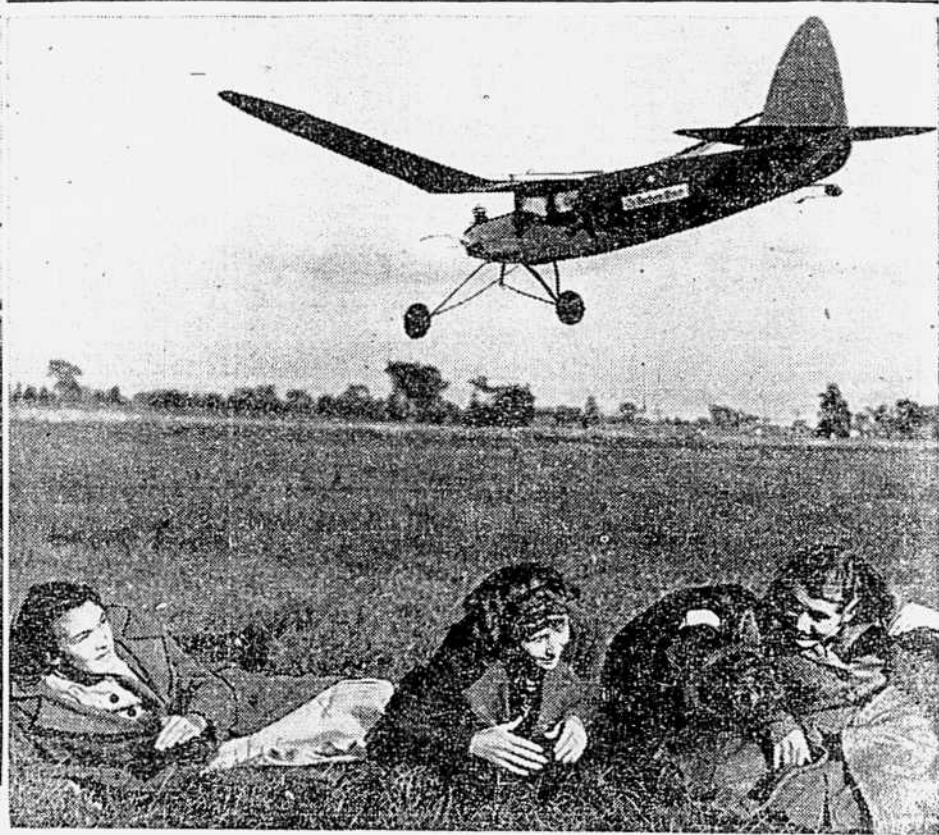
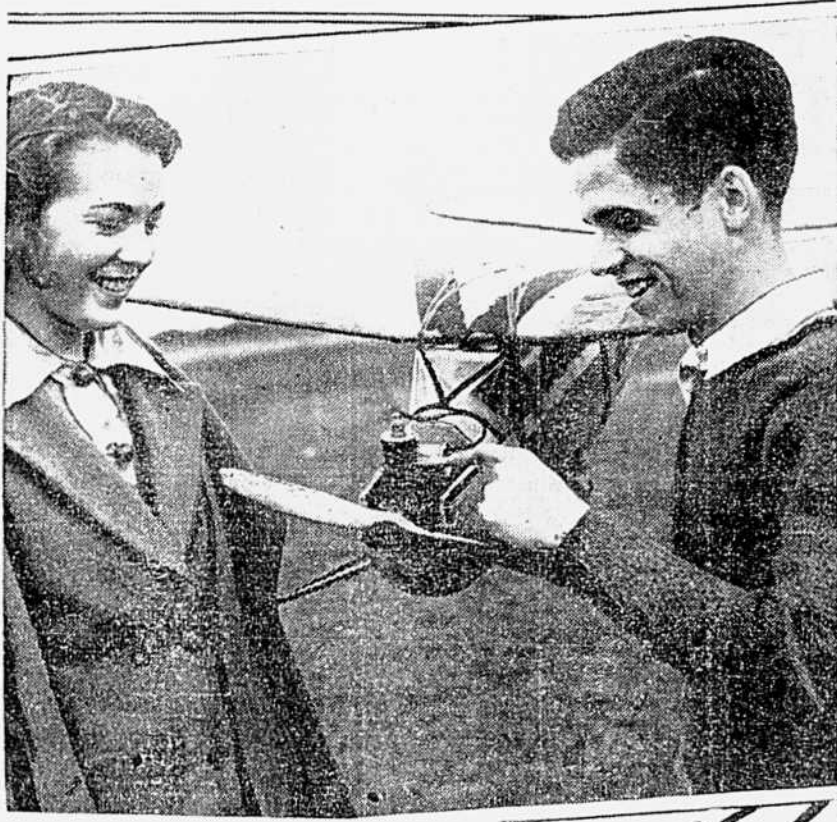


Beau saut en hauteur de P. Virolle, du collège Brébeuf



Phase excitante de la partie de crosse entre Brébeuf et Westmount

# Le goût de l'aviation chez les jeunes



Bien des jeunes ne peuvent regarder un avion franchir l'espace azuré, sans se sentir une forte vocation d'aviateur. Et ils font des rêves dorés, planant triomphalement dans l'immensité bleue au travers des nuages blancs et gris qui courent dans le ciel. Ils se voient glissant allègrement sous la voûte éthérée et ne rencontrant au passage que des aigles majestueux fendant les airs de leur énormes ailes déployées. Et pour combler leur attente, ils construisent de petits avions modèles comme ceux que représentent ces vignettes. En haut à gauche, Vern Anthony fait admirer à Doreen Sherlock, l'aéroplane modèle avec lequel il espérait gagner un prix à l'aérodrome de Toronto où une exposition s'est tenue récemment et expressément pour les jeunes aviateurs en herbe. En haut, à droite, Doreen Sherlock, Jean Waters et Audrey Virgin assistent à l'envolée d'un de ces petits avions modèles. En bas, à gauche, Audrey Virgin est toute fière de tenir dans ses mains, un petit aéroplane qui peut voler plusieurs milles et s'élever à une hauteur de 1000 pieds. A droite, Don Jacobs, le directeur, essaye de vendre 10 gallons d'essence à Doris Houtby, mais elle lui dit: "Non, remplissez plutôt cette petite bouteille, c'est tout ce que mon avion requiert." Tout en s'amusant, ces jeunes apprennent l'aviation et peut-être deviendront-ils des as plus tard, quand l'avenir aura réalisé leurs rêves.

# Faits saillants de la série mondiale

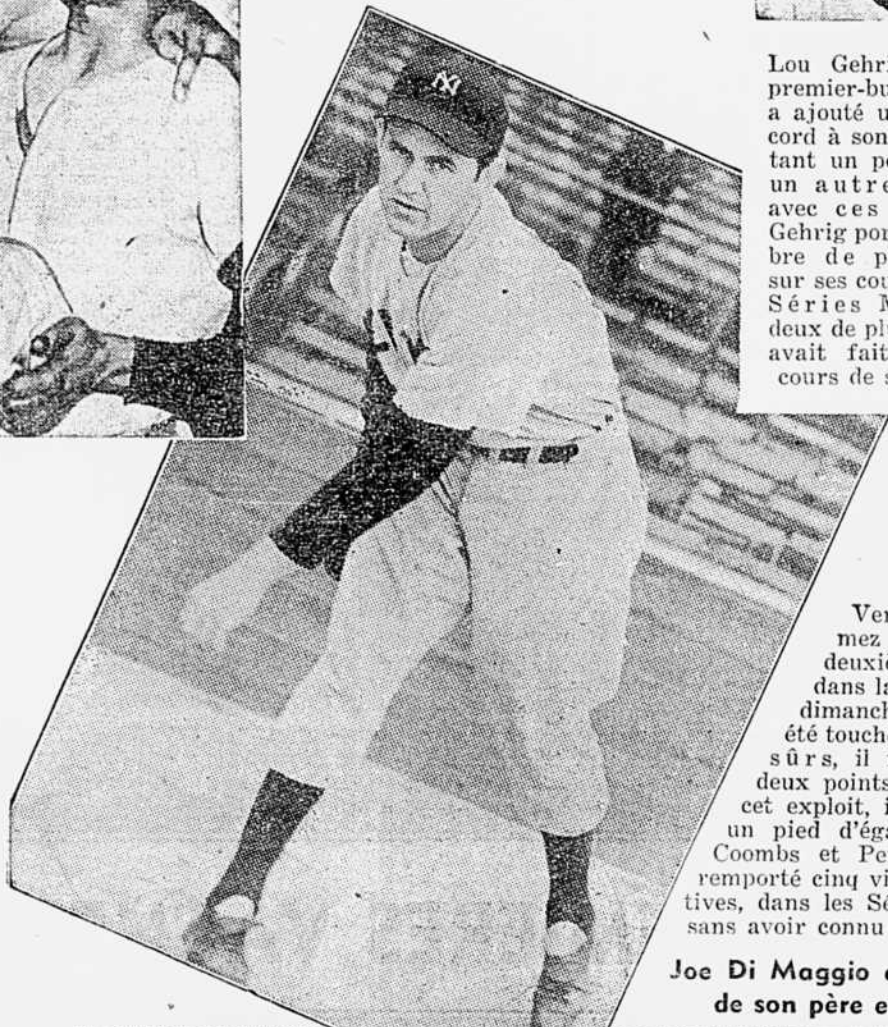
TROIS AS DES YANKEES SE REJOUISSENT APRES LA VICTOIRE



Tony Lazzeri (à gauche) qui a frappé le premier coup de circuit de la série mondiale, et le frappeur sensationnel Joe Di Maggio, qui a contribué à compiler des points pour les New York Yankees, tenant dans leurs bras l'as des lanceurs "Lefty" Gomez, dans la chambre, après avoir remporté sa deuxième victoire, dans la dernière partie de la série mondiale.



Lou Gehrig, le robuste premier-but des Yankees, a ajouté un nouveau record à son crédit. Comptant un point samedi et un autre dimanche, avec ces deux points, Gehrig porte à 35 le nombre de points produits sur ses coups pendant les Séries Mondiales, soit deux de plus que Ruth en avait fait compter, au cours de ses classiques.



Vernon "Lefty" Gomez a remporté sa deuxième victoire, dans la série mondiale dimanche. Bien qu'il ait été touché pour dix coups sûrs, il n'a permis que deux points. A la suite de cet exploit, il se trouve sur un pied d'égalité, avec les Coombs et Pennock qui ont remporté cinq victoires consécutives, dans les Séries Mondiales, sans avoir connu de défaites.

Joe Di Maggio en compagnie de son père et son frère



Nous voyons, Dick Bartell, arrêt-court des Giants, comme il croise le marbre, dans la première manche, comptant l'unique point pour les Yankees, dans la deuxième partie de la série mondiale au Stadium des Yankees.



Mel Ott, le troisième-but des Giants, a produit les deux seuls points de son club, en frappant un coup de circuit alors qu'un coureur était sur les buts. Ce fut le seul du genre fait par un joueur des Giants au cours de la série



Joe Di Maggio, voltigeur et l'as des Yankees dans la série mondiale, en petite conférence avec son père et son frère Dominique, à New-York. Les Di Maggio ont fait le trajet de San Francisco à New-York afin de voir Joe jouer contre les New York Giants, au cours de la série mondiale.

# Les Montagnais de la Côte Nord partent pour la chasse



Chaque automne, comme le faisaient leurs ancêtres, les Montagnais, qui habitent les rives de la Manicougan et de la rivière aux Outardes, dans la région de Baie Comeau, entassent femmes et enfants, tentes et provisions, dans leurs canots et partent pour les vastes territoires de chasse où, tout l'hiver, ils poursuivront l'orignal et le caribou, l'ours et le chevreuil.

Cette magnifique photographie fut prise au départ de deux familles de Montagnais. Les longs canots, lourdement chargés, fileront bientôt vers les territoires de chasse, paradis des Indiens d'Amérique.

Que de chasseurs envieront leur sort !

## LES 4 PREMIERES VACHES DE BAIE COMEAU

Ces jours-ci, le navire Marco-Polo, venant de Montréal, a apporté une cargaison bien hétéroclite à la nouvelle ville du papier, Baie Comeau, située sur la Côte Nord, à près de 300 milles en bas de Québec. La cargaison comprenait les quatre premières vaches qui donneront le premier lait aux familles qui ont commencé à se loger dans les maisons d'ouvriers, maintenant terminées.

La cargaison comprenait aussi des bidons d'essence et de pétrole, des caisses de choux, des tubes d'air liquide pour l'usine hydro-électrique et la fabrique de papier, du bardeau pour finir les toits des logis, des sacs de pommes de terre... et quoi encore !

Et les pauvres vaches ont l'air tout dépaysées de ne pas se trouver sur le plancher des vaches !

